

VU



LE PAPE OU LE DUCE ?

Le conflit entre le catholicisme et le fascisme est, paraît-il, en voie de règlement. Il n'en est pas moins symptomatique pour notre époque, que les pouvoirs temporels et spirituels, qui ont récemment signé un concordat et un traité liquidant les anciens litiges, en arrivent à une collision brutale. Et pourtant, ne se ressemblent-ils pas, quel que soit l'esprit qui les anime, les gestes de ces deux meneurs d'hommes : la bénédiction du pape et le salut du duc ?

MANIOC.org

ORKidé

17 JUIN 1931
PRIX : 2 FRANCS

PARAIT LE MERCREDI
4^e ANNÉE -- N° 170

Directeur : Lucien VOGEL

M. BRIAND A GOURDON

Au banquet des Anciens Combattants, à Gourdon, M. Briand a fait un grand discours sur la paix. Il a été frénétiquement acclamé par vingt-cinq mille auditeurs venus pour témoigner leur sympathie au ministre des Affaires étrangères et à la cause qu'il défend inlassablement.



M. Briand arrive à Gourdon.

PH. KEYSTONE



Le banquet. A gauche de M. Briand, M. Caulliac, maire de Gourdon, et à sa droite, M. Pedelmas, président des anciens combattants.

PH. WIDE WORLD

Le discours de M. Briand.

PH. WIDE WORLD

LE PREMIER NUMERO DE

DANS LA PRESSE UNIVERSELLE

TÉMOIN DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE
a obtenu un immense succès

**LE SECOND
NUMÉRO
PARAIT LE
VENDREDI
19 JUIN**

30 DESSINS, 40 ARTICLES:

- Le Japon deviendra-t-il fasciste ? (Chuo-Koron, Tokio).
- Les débuts de Streseman dans le journalisme contés par son premier directeur (Neue Wiener Journal, Vienne).
- Charlot ne fait pas rire les Japonais (Kaizo Tokio).
- Le problème agraire en Andalousie (El Sol et El Liberia, Madrid).
- Les pourparlers franco-soviétiques (Observer, Londres).
- L'aggravation de la crise sionniste (Tribune de Genève).
- La crise en Australie (Gazette de Lausanne).
- Individualisme et collectivisme, par Gorki (Pravda, Moscou).
- L'économie américaine aux mains de deux cents grandes associations (American Economic Review).
- Doumer et Doumergue (Times, Londres).
- Mussolini, auteur dramatique (Vesti Naplo, Buda-Pest).
- Le chômage à Londres : les sans-abri ne sont pas mécontents (Morning Post, Londres).
- Le fabuleux héritage du vice-roi Bonet (Cronica, Madrid).
- L'Amérique répond à Georges Duhamel (New-York Times).
- Comment on fabrique du caoutchouc avec du pétrole (Pravda, Moscou).

Et la suite de...

"LA NUIT DU 12 AU 13"

Roman policier

par S. A. STEEMAN

Lauréat du Prix du Roman d'aventures

**EN VENTE PARTOUT
PRIX : 1 FR. 50**

MANIOC.org
ORKidé

après le procès des intellectuels

VU CHEZ MUSSOLINI

PAR HÉLÈNE GOSSET

ROME a vécu, pendant la dernière semaine de mai, dans une atmosphère de fièvre. Début de la lutte entre le Fascisme et le Vatican : la fermeture des cercles catholiques a causé un certain trouble ; perquisitions des lieux de réunion de la jeune chrétienne, mobiliers « défenestrés » et incendiés, carabinieri postés aux coins des rues, « chemises noires » occupant et gardant les locaux interdits. En même temps, avaient lieu devant le Tribunal spécial pour la défense de l'Etat, deux procès. Pour cette occasion, l'immense Palais de Justice, était cerné d'un cordon de miliciens fascistes et, dans l'intérieur le service d'ordre était assuré par des forces militaires et policières. Pour les journalistes, une carte d'entrée était nécessaire, délivrée par les soins du bureau de Presse des Affaires Etrangères, laisser-passer contrôlé fort soigneusement à l'aide d'une photo d'identité. La première séance fut consacrée au jugement de l'anarchiste Michele Shirru, grand et solide garçon d'une trentaine d'années, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie du Président Mussolini ; n'ayant pas craint de prendre la responsabilité de son acte, il fut condamné à mort le jour même et fusillé dans les quelques heures plus tard.

Le second procès fut celui dit « des intellectuels », en raison de la qualité des accusés : professeurs, journaliste, ingénieurs, auxquels s'étaient joints un commerçant milanais, un jeune aviateur. Les inculpés, amenés dans la salle, menottes aux mains, et enchaînés les uns aux autres, comparurent devant un tribunal militaire présidé par le général Casanova Tringali et composé par quatre autres officiers en uniforme du Fascio, deux juges civils et un procureur. L'interrogatoire, les débats furent conduits par

Ernesto Rossi qui a été condamné à 20 ans de réclusion.



M. Mussolini dans son grand uniforme. Cette photographie fut offerte par le Duce à notre collaboratrice.



A M^{me}
Hélène Gosset
Mumukshu
1 juin 1931
IX



Carte d'entrée délivrée aux journalistes pour leur permettre d'assister au procès des intellectuels italiens.

le Président avec la plus grande correction envers la défense et les prévenus. Ceux-ci, assis côte à côte, sur un banc, à l'intérieur de la cage en fer dans laquelle il est accoutumé ici de placer les délinquants, ont gardé tout le temps une belle attitude de dignité. Etant accusés de « complot contre la sûreté de l'Etat et d'avoir adhéré à une association subversive de caractère républicain, nommée « Justice et Liberté », laquelle tendait à provoquer dans le Royaume, une insurrection armée et la guerre civile », Bauer et Rossi, le premier journaliste et le second, professeur et économiste distingué, revendiquent l'autorité des actes commis et dénoncent l'un des leurs, Delre, actuellement en fuite, comme ayant joué le rôle d'un provocateur (il ne sera pas question de lui, du reste, dans le verdict). Zari, professeur de lettres, malade, déprimé, ne se domine pas au début de la première séance, mais reprendra un peu d'assurance par la suite ; Damiani et Calace, deux ingénieurs sérieux, graves, répondent avec une grande précision ; Roberto, aux cheveux déjà blanchis, Viezzoli, un jeune aviateur de 21 ans, tous conservent un maintien ferme, une attitude qui ne laisse pas d'impressionner la presse étrangère assistant aux débats.

Le public est mélangé ; civils et soldats qui écoutent à la fin de la deuxième audience, la lecture de la sentence et l'accueil lent dans un silence absolu ; les manifestations, si pénibles à entendre qui eurent lieu, la veille, pour acclamer la condamnation à mort de Shirru ne se renouvellent point. Les plaidoiries des avocats en faveur des inculpés ne seront point relatées

dans les journaux, cependant que le réquisitoire y sera tout au long mentionné ; ce dernier avait été prononcé par un procureur dont l'exhilarance fâcheuse, la vulgarité de gestes ne s'accordait point avec la haute tenue du Tribunal. Les accusés l'écouteront fièrement, puis Rossi et Bauer furent condamnés à 20 années de réclusion, 10 ans pour Calace et Roberto, 6 à l'aviateur Viezzoli ; l'acquiescement pour Zari et Damiani.

Deux jours après, j'étais admise à pénétrer dans le Palais de Venise, le Président Mussolini ayant consenti à recevoir l'envoyée du journal VU. A l'heure dite, j'en franchissais le haut portail et laissais les huissiers de service vérifier soigneusement ma lettre d'introduction. L'indication de mon audience étant, du reste, exactement mentionnée dans la liste de la journée. Je parcoure une partie du beau palais, maintenant demeure officielle du chef de l'Etat. Salons imposants garnis d'un mobilier ancien, murs tendus d'étoffes sombres qui font ressortir de beaux tableaux, des portraits pour la plupart ; l'ensemble est sévère, mais témoigne d'un goût très averti.

Des visiteurs me précédant, appelés un à un par des introducteurs et s'en vont quelques minutes à peine écoulées, les entrevues sont courtes. Enfin, mon tour arrive et, encadrée, je suis amenée au seuil d'une très longue salle rectangulaire au brillant pavage de marbre. Là-bas, tout au fond, près d'une haute cheminée, quelques meubles sont groupés dont un bureau, derrière lequel assis, le Duce me regarde venir à lui ; m'en voici toute proche et mes premières paroles sont pour le remercier de bien vouloir accueillir celle qui vient au nom de VU. Il s'est levé et m'a désigné le fauteuil qui lui fait face.

— Eh bien, Madame, que désirez-vous de moi ? Je résume quelques questions, parlant de la situation mondiale que la vie présente, les événements d'après-guerre ont imposées à la femme moderne. Pendant ce temps, des deux mains, il met un peu d'ordre dans les dossiers, les papiers qui recouvrent son bureau, repousse un grand verre plein de jus d'orange, cependant que, de temps en temps, son regard se pose sur le mien pour bien montrer qu'il suit mes paroles. Ensuite, il s'accoude et me considère fixement. Je continue :

— Permettez-moi d'ouvrir une parenthèse et de vous dire la vérité, Monsieur le Président, il me semble que vous devez aimer la franchise ?

— Plus que tout.

— Je ne connais pas le fascisme d'une façon approfondie, mais il me semble qu'il y a en lui une doc-

MANIOC.org
ORKidé



Michele Schirru qui fut exécuté le 29 mai à Rome, pour avoir conspiré contre le régime fasciste.



Devant l'entrée principale du tribunal pendant le procès Schirru. PHOTO UNIVERSAL

— Si je suis ennemi acharné des théories malthusiennes, c'est parce que j'ai beaucoup étudié leur fonctionnement... l'enfant, dès sa naissance devient un consommateur, produire pour lui établit un balancement du travail : nourriture, vêtements et tant d'autres objets lui sont indispensables. Et puis, en dépit de toutes les précautions, il y a chaque année, un certain nombre d'individus inéluctablement voués à la mort, il faut donc les remplacer et cela, dans la plus large mesure. Croyez-moi, il n'y aurait pas de crise présentement, s'il y avait, dans le monde, assez de consommateurs !

Nous bavardons maintenant à bâtons rompus et assez familièrement. Bien des sujets différents sont effleurés : lutte contre l'analphabétisme qu'il déclare voisin de sa disparition, œuvres pour l'amélioration de l'hygiène infantile, impôts dont sont frappés les célibataires masculins et dont les revenus alimentent les

caisses des crèches et dispensaires, vieilles croyances populaires...

— Nous voici très loin du travail féminin, interromp-il tout à coup, revenons-y. N'entamons pas le chapitre de l'intellectualité, dans ce domaine, nous savons depuis longtemps tout ce que les femmes sont capables d'apporter d'intéressant et de remarquable. Reste le travail de bureau, dans lequel j'ai constaté qu'elles remplissent parfaitement leur emploi. Un exemple, tenez : j'ai ouvert très largement le Ministère de l'Aéronautique aux parentes des aviateurs tués à la guerre. J'ai même été abondamment critiqué pour cela, mais je ne m'en repens nullement : elles font très bien.

— Je constate avec admiration combien les femmes italiennes sont productives...

— Votre pays n'a rien à leur envier, dit-il aimablement, j'ai tant de sympathie pour les qualités de la femme française et répète souvent que je considère comme la plus sérieuse et la plus travailleuse.

Enfin, craignant d'être importune, je me lève pour prendre congé, tenant dans ma main une photo signée ; à pas lents, nous traversons la galerie.

— Naturellement, cette conversation restera entre nous ?

— Oh ! Monsieur le Président, vous avez été journaliste...

Il sourit. Nous sommes devant la fenêtre entr'ouverte, lui tournant le dos à la lumière, s'arrête :

— Alors, vous avez vu beaucoup de choses, à Rome ?

— Oh ! oui, tant de choses intéressantes.

— Mais encore...

— Je suis venue pour assister au procès des Intellectuels.

— Eh bien ! quelle a été votre impression ?

— Je dois vous dire, Monsieur le Président, qu'elle a été favorable, en remarquant la grande correction du Tribunal dont le Président a été parfaitement convenable envers les accusés et leur défense.

— Eh bien, vous pourriez le dire, puisqu'on répète qu'en Italie, les tribunaux politiques sont partiels... et aussi qu'il y avait du public...

— Certes, mais permettez-moi de continuer, Monsieur le Président, vous m'avez dit tout à l'heure aimer la franchise, vous êtes Italien, il ne vous sera pas désagréable que je vous parle de ceux qui, pour ne point être de votre parti, n'en sont pas moins des compatriotes, vos accusés se sont joliment bien tenus, ils ont eu beaucoup de cran, ainsi que nous disons à Paris... l'ensemble a été d'une belle allure et pourquoi faut-il que le procureur général, par une façon exagérée, une abondance de gestes de mauvais goût, qui nous a paru grotesque, à quelques confrères et à moi, ait complètement détonné auprès de la distinction du tribunal fasciste.

Mussolini m'a écouté sans rien dire et n'ajoute pas un mot à mes remarques, impassible, son visage n'a pas bougé, puis le sourire reparait quand je le remercie de sa réception et l'assure du souvenir inoubliable que j'en garderai.

H. G.

trine à l'aide de laquelle vous voulez établir une société nouvelle ?

— C'est cela même.

Et, dans cette société, où situez-vous le rôle de la femme ?

— Dans sa « maison ».

La prononciation italienne fait siffler la consonne en l'accentuant. Maintenant, attentif, le regard rivé au mien, il poursuit :

— Mais, entendez-moi bien, si par ces mots, j'ai voulu indiquer que le véritable rôle de la femme est d'être épouse et mère, de demeurer à son foyer pour y remplir au mieux cette double fonction, je reconnais que, sous la pression des conditions économiques présentes — et cela pour combien de temps encore — beaucoup d'entre elles sont obligées de s'adonner au travail extérieur. Et même, je vous dirai, qu'à la femme oisive qui se dégrade moralement chez elle, dans la paresse, je préfère celle qui travaille au dehors : elle gagne honnêtement sa vie et au moins se rend utile.

— Vous considérez donc que chaque individu possède un devoir vis-à-vis de la collectivité ?

— Sans aucun doute. Lorsqu'elle ne peut continuer à rester chez elle, le travail que je préfère pour la femme est celui de la culture des champs. Je n'aime pas beaucoup la besogne à la fabrique ou l'atelier, et vais vous en dire la raison. Avant de fixer mes conclusions, j'ai fait faire des enquêtes très serrées pour la documentation de tels problèmes, c'est dans les deux cas que je vous cite qu'il a été dénombré la plus grande proportion de ménages irréguliers et surtout une diminution catégorique de la natalité.

— Ceci doit vous déplaire, car je vous sais partisan de l'accroissement à outrance...

— Absolument, je suis là-dessus pleinement convaincu et irréductible !

Un geste de sa main tendue ponctue cette déclaration. Mussolini s'est levé et prend un siège auprès du mien :



Les prisonniers enchaînés par cinq sont amenés de la prison au Palais de Justice. PHOTO UNIONB' D



M. Doumergue quitte Paris pour Tournefeuille. Le voici, à la portière de son wagon à la gare d'Austerlitz.

PHOTO UNIVERSAL sur pellicule Agfa, appareil Rollei-flex.

UN PRÉSIDENT VIENT, UN PRÉSIDENT S'EN VA...

Arrivé à Toulouse, M. Doumergue est aussitôt parti pour Tournefeuille. A sa droite, Mme Doumergue et la fille de celle-ci.

PH. KEYSTONE



Accompagné par M. Pierre Laval, M. Paul Doumer quitte le Sénat pour se rendre à l'Élysée. — WIDE WORLD

M. Paul Doumer à l'Élysée. PHOTO KEYSTONE →



FRANÇAISES

leur situation morale,



Cette maman Moï a piqué sa pipe dans son chignon. Elle nourrit son enfant alors qu'il a déjà des dents, qu'il mange du riz, du poisson, et il est étrange de voir parfois une mère tenant dans ses bras un bébé de trois ans qui tète alors que dans sa menotte se consume une cigarette dont il vient de tirer quelques bouffées. — SERVICE CINÉPHOTO, INDOCHINE

C'ÉTAIT un peu avant l'ouverture de l'Exposition, les Indigènes s'installaient dans le grand village rouge de l'Afrique Occidentale Française. Adossée à l'une des cases de pisé hérissées de pieux de bois destinées à servir de reposoir à l'âme des ancêtres, une petite Sénégalaise, joliment drapée dans son «boubou», se frottait les dents avec un de ces bâtonnets qui servent aux noirs de broches à dents. Un cercle de badauds l'entourait et elle contemplait d'un air digne et un peu goguenard ces «blancs» qui la dévisageaient comme une bête curieuse. Un de nos amis qui parlait le Sénégalais, gêné pour elle de la curiosité dont elle était l'objet, lui adressa quelques mots dans la langue de son pays. Mais un sourire malin au coin de ses lèvres un peu charnues, la négrillonne répondit dans le plus joli français du monde : « Excusez-moi, je ne parle que le français ! » Bénéficiaire de la culture française, peut-être était-elle une des quinze petites ouvrières tisseuses, élèves des Sœurs Blanches et emmenées par elles à l'Exposition ? Avait-elle appris le français dans les écoles des Missions ou dans celles de l'Administration française ? Initiative gouvernementale, œuvres religieuses, initiatives privées s'unissent, en effet, dans la France d'Outre-Mer, pour apporter dans nos Colonies la culture française. Il était intéressant alors que l'Exposition coloniale permettrait à ses visiteurs de venir à Vincennes feuilleter en un rêve féérique, comme l'a dit M. Paul Reynaud, ce « beau livre d'images », de pouvoir, à côté des points de vue économique, artistique et ethnographique, montrer l'influence morale et sociale de notre occupation.

Les Etats Généraux du féminisme, émanation du Conseil National des Femmes l'ont compris — *VU* l'an dernier a donné à ses lecteurs les photos des femmes d'élites dirigeantes du mouvement. Ils ont, cette année, dans l'enceinte même de l'Exposition, traité la question actuelle et intéressante entre toutes : « Des Femmes dans la France coloniale ».

Femmes Missionnaires. (La cornette de la Sœur Blanche a voisiné avec la Missionnaire Evangélique, la Femme Mission-

naire laïque, la représentante des Œuvres Judaiques.)

Femmes Médecins, Infirmières sociales, femmes de Lettres, femmes ayant résidé à la Colonie et y occupant des postes importants, sont venues dire les efforts accomplis, les résultats obtenus malgré les difficultés de la tâche.

Tâche ardue de par la diversité des races sur lesquelles s'exerce notre influence. Jaunes des Colonies Asiatiques, Arabes de l'Afrique du Nord, Noirs de l'Afrique Centrale et Equatoriale, Malgaches, Hovas, Hindous, tous ne sont pas Français au même titre. Citoyens dans les vieilles Colonies, protégés ou sujets dans les autres et les territoires sous-mandats, les hommes ont senti, les premiers, le souffle de la civilisation. Les femmes gardées par la religion et les coutumes de leurs pays sont plus difficiles à atteindre. Ici, sous le régime du matriarcat, elles bénéficient souvent de dispositions que leur environnement, peut-être, les féministes de chez nous. Là, elles ne sont qu'un objet qu'on achète et qu'on vend, partout leur vie matérielle est précaire, partout elles vivaient dans l'obéissance à des rites superstitieux, dans l'ignorance des questions d'hygiène, et une mortalité effrayante décimait leurs enfants.

Ce qui étonne le plus, quand on vit à la Colonie, dit Madame Letellier dans son intéressant rapport, « C'est l'ignorance totale de l'indigène, vis-à-vis des questions d'hygiène les plus élémentaires, non seulement ils n'en soupçonnent rien, mais encore, dans certaines contrées, il semblerait que les coutumes ances-

trales aillent à l'encontre de tout ce qui constitue l'hygiène. »

Dans l'Afrique Noire, les femmes sont débilitées par des mariages trop pressés, une mauvaise alimentation, aucun soin n'est donné à la mère qui vient d'accoucher, elle reprend son travail aussitôt. L'allaitement n'est soumis à aucune règle, les mères donnent aux tout petits, concurremment avec le sein, la même nourriture qu'aux adultes, l'enfant reste nu jusqu'à la puberté même dans la saison fraîche « vêtu d'une ficelle et d'un rayon de soleil », il subit

CLARA



Cours de filet et de

les changements de température au grand détriment de sa santé, la dysenterie, les broncho-pneumonies font mourir des milliers de petits. Pour les maladies, l'hygiène n'est pas mieux assurée, le manque de protection contre les moustiques propage le paludisme, l'alcoolisme exerce des ravages effrayants, les tares d'une descendance chétive prédisposent à la tuberculose.

La syphilis, la maladie du sommeil, les insulations déciment les populations indigènes qui, dans certains pays, ne se soignent que grâce aux pratiques des sorciers et par apposition des gris-gris.

Les Religieuses furent les premières femmes qui pénétrèrent à la Colonie pour soulager les populations.

Depuis l'action administrative, l'initiative privée, les croix-rouges se sont jointes à l'œuvre des Missions et, un peu partout, ont été créés des dispensaires, des hôpitaux, des maternités, des gouttes de lait, des consultations des nourrissons. On a créé des écoles pour former des infirmières et des sages-femmes indigènes. Mais la difficulté était de faire comprendre à la population les bienfaits de ces organisations et de les décider à s'en servir. Les infirmières religieuses et laïques, les sages-femmes et surtout les visiteuses ou assistantes coloniales, les assistantes d'hygiène assurent cette tâche délicate entre toutes.

SITUATION ECONOMIQUE

En Afrique du Nord, si les indigènes de conditions aisées ne travaillent pas et, musulmanes, vivent enfermées dans leur intérieur, toute différente est la condition de la femme des classes modestes, depuis sa petite enfance, elle est astreinte à de rudes labeurs et ne gagne que des sommes dérisoires à tisser, à faire de la broderie et de la dentelle chez elle.

En Kabylie, en Tunisie, elle aide à la culture, à l'élevage, elle transporte de l'eau, du bois, des matériaux de constructions. La femme de l'Afrique du Nord commence à travailler en usine avec un salaire plus rémunérateur, l'industrie du tapis est celle qui emploie le plus de main-d'œuvre féminine dans l'Afrique du Nord. Cette industrie s'est développée de façon considérable dans ses derniè-



Le berceau africain, maternité de Kaya. — Comme dans les plus modernes maternités d'Europe, une nurse "noire" prend soin du nouveau-né tandis qu'une jeune mère drapée dans un pagne allaite son enfant.

CLICHE « SEMAINE COLONIALE »

INDIGÈNES

légale, économique et sociale

Par

SIMON

res années. En *Afrique Occidentale* la vie est trop primitive pour parler de vie économique, la femme tisse le pagnes, les nattes, fait des corbeilles de vannerie, elle prend soin du ménage rudimentaire, fait la cuisine, mais n'ayant pas ou peu de linge, ne sont nécessaires ni raccommodage, ni lessive, ni repassage (ce sont surtout les travaux agricoles qui lui demandent le plus d'efforts), les plus durs ne lui sont pas épargnés.

Aux *Iles de Madagascar et de la Réunion*, l'artisanat fami-

femmes esclaves. Avec la civilisation, les femmes se trouvent en tutelle, la civilisation avancée amène l'affranchissement des femmes. Si la France, dans ses Colonies diverses, a des sujets encore sauvages ou appartenant aux divers stades de civilisation, elle ne saurait, sous le rapport du statut des Françaises, compter parmi les pays de civilisation avancée ! et les femmes indigènes des Colonies anglaises, par exemple, jouissent de droits plus étendus que les Françaises de la Métropole qui n'ont aucun droit politique et sont frappées d'incapacité légale. J'ai reçu, ces jours-ci, une convocation pour me rendre à la banque où j'ai, depuis plusieurs années, un compte ouvert. Il m'a fallu inscrire sur la carte où j'avais déposé ma signature, il y a quelque dix ans, que j'étais veuve et non remariée ! La banque avait eu crainte qu'au cours de ces dix ans j'aie pu contracter mariage et redevenir incapable, il lui fallait s'en assurer.

Si j'étais une femme Moï de la tribu la plus sauvage, même en puissance de mari, je n'aurais pas de compte en banque puisque les banques sont inconnues des Moï, mais c'est moi qui serais le trésorier de la famille, qui partagerais équitablement entre les miens l'argent gagné en commun ou celui de la récolte. C'est moi qui achèterais, c'est moi qui vendrais. Jeune fille, j'aurais choisi et demandé mon époux et seule, je transmettrais le nom, les propriétés, les titres héréditaires. Je pourrais divorcer par consentement mutuel. Si mon mari était jaloux, je pourrais avoir le



SERV. CINÉPHOTO, INDOCHINE

dentelles en Annam.

lial est développé, dentelles, broderies, belles linge sont faites à la main par les femmes, mais à Madagascar le travail industriel commence et 7.000 femmes sont employées à l'extraction du mica.

En *Indochine*, tant de races diverses rendent les possibilités de travail des femmes bien différentes.

Les tribus du Haut-Tonkin : les femmes Moï ont conservé leurs habitudes de primitifs. On vit de pêche, de chasse et de culture limitée à l'habitude consommation. Les femmes les plus primitives savent cependant tisser et fabriquent des couvertures ornées de dessins originaux. Les femmes du Haut-Tonkin sont d'habiles brodeuses.

Au *Tonkin*, en *Annam*, en *Cochinchine*, les femmes prennent part à toutes les besognes, elles travaillent dans les rizières, elles font, en famille : laque, broderie, sculpture, ciselure ; sont de remarquables brodeuses et dentellières. Les grandes plantations, café, thé, hévéas, les usines qui s'installent chaque jour, créent de nouveaux emplois.

L'on trouve aussi des femmes indigènes employées de bureau ; en *Haute-Volta*, au *Dahomey*, elles sont les auxiliaires des administrations gouvernementales, les professions d'infirmières, de sages-femmes, s'ouvrent largement devant elles, dans l'ensemble des Colonies.

L'initiative privée, jointe à l'Administration, crée dans presque toutes nos Colonies des écoles ménagères, des écoles de tissage et de tapis. En *Afrique du Nord*, nombreuses sont les écoles d'apprentissage, les cours professionnels. Le Musée d'Art Cambodgien à Phnom-Penh a sélectionné la production des soies indigènes et intensifié la fabrication des sampots. A Hanoï, citons le Musée Commercial. Au *Tonkin*, en *Annam*, en *Cochinchine*, treize écoles professionnelles comptent 17.000 élèves.

Les Gouvernements Généraux par arrêtés successifs ont organisé la protection de la femme travailleuse.

SITUATION LEGALE.

Au point de vue social et légal, une même loi semble, depuis le commencement du monde, avoir dans tous les pays, régit le sort des femmes. L'état de pré-civilisation comporte le matriarcat. Le début de la civilisation rend les



Dans certaines contrées africaines les accouchements sont pratiqués suivant des rites barbares. Le cordon ombilical est coupé avec un couteau ébréché ou un morceau de verre et la plaie cicatrisée avec de la terre et des excréments.



La mère annamite est vénérée par ses enfants, son fils, fût-il puissant mandarin, lui obéit quoi qu'elle commande lorsqu'il s'agit de la direction familiale. Le bébé que nous voyons ici, se contente de têter goulument tout comme ses frères d'Europe en attendant de devenir un puissant et respectueux mandarin.

SERV. CINÉPHOTO INDOCHINE

divorce prononcé contre lui, si je l'étais, il obtiendrait le même droit, mais si nous l'étions tous les deux, nous ne pourrions divorcer, car la jalousie mutuelle est considérée comme preuve d'amour mutuel. Mes enfants porteraient mon nom et, à la naissance de mon premier enfant, ce serait le père qui aurait changé de nom, on ne l'appellerait que père de « Bli » ou de « Ngai ». Mon mari, selon que ma famille aurait ou non payé la sienne serait chez mes parents serviteur-intendant ou serviteur-maitre et s'il mourait, sa famille devrait fournir un remplaçant. Seules, mes sœurs et moi aurions hérité de nos parents, des terres, des bestiaux. Peut-être n'aurais-je pas longtemps à jouir de ce statut privilégié, car les progrès de la civilisation et la vie économique obligent les hommes à plus d'indépendance feront peut-être du matriarcat un simple souvenir. J'ai puisé ces renseignements dans le rapport si captivant de Madame Chivas-Baron. Je lui emprunte encore ceux qui suivent.

Au *Cambodge*, la jeune fille choisit son fiancé, celui-ci, en une sorte de demi-mariage, vient habiter avec elle chez ses parents, s'il l'abandonne, elle peut lui réclamer une amende.

La recherche de la paternité n'est pas seulement permise mais ordonnée. Le Cambodgien se vante de garder plus que tous ses voisins, la pureté des mœurs et la fidélité conjugale ; la polygamie n'est pas de règle, mais elle est permise et le code reconnaît les femmes de deuxième et troisième rangs ayant des droits inférieurs au bien de la famille. (Ceci pour sauvegarder leurs droits et ceux de leurs enfants.)

Filles et fils héritent également, les biens des époux dans le mariage restent distincts de ceux acquis en commun. Le divorce existe : 1° par consentement mutuel ; 2° lorsque le mari délaisse sa femme et reste absent sans donner de nouvelles, un an, s'il habite dans un pays voisin, trois ans, s'il a traversé la mer ; 3° s'il est mauvais sujet obstiné. Il n'a pas le droit de répudier sa femme par caprice.

Au *Laos*, les jeunes gens doivent remettre une dot aux parents.



Ecole de jeunes filles annamites à Hué.

En Annam, la famille, basée sur la culture des ancêtres possède une force et une vie particulière dont dépendent la force et la vie collectives. Le père reproducteur qui permettra la continuation du culte des ancêtres est tout puissant, il possède l'autorité absolue et dispose de ses biens à sa guise, mais la femme, abstraction faite de ce culte (l'offrande aux ancêtres ne peut être faite que par des descendants mâles) est au foyer l'égale de son mari pour qui elle est, presque toujours, une aide précieuse grâce à son sens de l'économie, de l'organisation et du commerce. Les enfants lui doivent un respect égal à celui qu'ils professent pour le père, ses droits de réprimande sont égaux à ceux du père et si la polygamie est permise, les épouses secondes ne peuvent être introduites au foyer que si la femme les a choisies ou autorisées. Le régime matrimonial est la communauté, le mari administre les biens de sa femme, mais la vente d'un immeuble appartenant à la femme serait annulée si l'acte n'était pas signé par elle. A la mort du mari, la femme rentre sans contrôle dans ses biens propres, c'est elle qui gère les biens de la famille. Le mari qui bat sa femme d'une façon un peu sérieuse peut, au nom de la loi, être battu d'un nombre déterminé de coups de rotin. La stérilité de l'épouse, les infirmités rendant la femme impropre à la procréation, l'inconduite, le manque de piété filiale envers les parents, la tendance au vol, la médisance, le bavardage, la jalousie, sont des cas de répudiation, mais si les époux ont porté ensemble pendant trois ans le deuil d'un père ou d'une mère, si la femme est orpheline, si le mari pauvre est devenu riche, il est obligé de conserver sa femme, et si un mari répudiait sa femme par simple caprice, il serait passible de quatre-vingts coups de gros rotin.

En Afrique du Nord, la loi Coranique sert de code, Mahomet fut une sorte d'émancipateur, son intention fut de protéger la femme musulmane, mais les mœurs

ont déformé ses prescriptions et les femmes ignorantes des droits donnés par le Coran ne songent guère à les réclamer. La femme Musulmane est placée sous l'autorité paternelle ou, à défaut du tuteur, le père dispose de sa fille et peut la marier sans la consulter. Madame Alquier a vu, à Sétif, une vieille femme marier son fils à 13 ans à une fillette de 12 ans pour se procurer une domestique.

Le Coran permet le mariage des petites filles à 9 ans, parce que le Prophète a épousé une enfant de cet âge, la polygamie est autorisée. La femme a, par contre, l'entière administration de ses biens personnels, elle peut les reprendre à la dissolution du mariage, n'est pas obligée de contribuer aux dépenses du ménage, ni de payer les dettes de son mari, elle peut demander le divorce et, en ce cas, les enfants en bas âge lui sont confiés.

La femme Kabyle, même impubère est encore vendue au futur époux par son père ou par son oncle qui reçoit le « thamment », somme versée par le mari pour obtenir la main de sa femme. La femme n'avait aucun droit sur cette somme qui appartenait à celui qui l'avait vendue ; mariée, veuve ou répudiée, la femme Kabyle ne pouvait disposer de sa personne. Depuis 1930, l'âge du mariage est 15 ans ; un décret a réglementé la répudiation et donné à la femme le droit de demander le divorce.

La femme est mariée sans son consentement et, si elle est vendue plus

tard, la vente n'en existe pas moins. Le mari pouvait répudier sa femme et demander aux parents, outre le remboursement de la dot, le paiement d'un sorte de rançon, faute de quoi elle n'était pas autorisée à se remarier. Un décret du 24 mai 1931 a réglementé la répudiation, interdit au mari de réclamer autre chose que le remboursement de la dot et accordé à la femme le droit de demander le divorce.

Il existe à la Réunion une race blanche qui, vivant dans les îles isolées ou les montagnes retirées, est retombée dans une presque sauvagerie, situation lamentable car aucune œuvre sociale ne s'occupe de ces « Petits Blancs ».

La situation morale et légale de la femme à Madagascar est assez indéterminée, le droit indigène varie avec les tribus. Les droits de la femme mariée Howa semblent plus étendus que ceux de la femme française.

La condition des femmes en Afrique Equatoriale Française est plus dure qu'en aucun pays du monde, la polygamie y renforce l'asservissement absolu de la femme.

Au Congo, les femmes sont vendues par leur mère et transmises par héritage. Le christianisme qui impose la monogamie améliore cette situation.

En Afrique Occidentale, la femme est fétichiste, elle est dépendante de son mari, elle est aussi achetée par son époux et il arrive que des filles soient vendues dès avant leur naissance. La femme fait partie de l'héritage du défunt. Le divorce est admis.

Je n'ai pu, dans ces quelques lignes, donner qu'une idée très imparfaite de l'effort accompli pour apporter à nos sœurs coloniales, éducation et mieux-être.

C. S.



Une école de sages-femmes à Dakar.
AGENCE ÉCONOMIQUE A.O.F.



Ecole de tapis à El Goléa dirigée par les Sœurs Blanches.



Fillettes de Tiout (Sud de l'Algérie). — Les petites filles indigènes peuvent être mariées à 8 ou 10 ans. Mères trop jeunes, leurs bébés ne vivaient pas. En Kabylie un décret a porté l'âge du mariage à 15 ans.

Demandez à Electro-Lux toute documentation sur Lux-Révélation et ses accessoires divers. Et n'oubliez pas qu'il a créé aussi pour votre confort la cirreuse Electro-Lux, le Douso-Lux et le Frigélux.

VOYAGES AUTOUR DE MON LOGIS

...

Madame m'a appris déjà bien des choses... Par exemple ceci : ce n'est pas lorsqu'on voit voler les mites qu'elles sont dangereuses, ce sont leurs larves fraîchement écloses qui causent tous les ravages.

Aussi, en maîtresse de maison avisée, Madame prévient-elle l'éclosion des mites. Depuis plusieurs semaines, après avoir passé l'aspirateur, nous vaporisons du Globol sur les rideaux, dans les penderies, les placards, partout où les mites peuvent être à craindre. Rien de plus simple, rien de plus vite fait : un petit appareil spécial, le Volatilux, se visse du côté souffleur du Lux ; il renferme des cristaux de Globol Electro-Lux que le courant d'air tiède volatilise. Le parfum est agréable, le produit ne tache pas, et il anéantit les œufs et les larves. Une mite vient-elle d'éclore, elle meurt intoxiquée, avant d'avoir pu déposer ses œufs malfaisants.

Quand je songe aux produits de toutes sortes qu'employait ma mère, et qui gardaient les mites en telle prospérité !...

Ai-je pas raison lorsque je vous dis : Electro-Lux est notre parfait serviteur, et nous protège de bien des maux. *Rivette*



R. L. Dupuy

ELECTRO-LUX

26, Bd Malesherbes, Paris-8°
30 Succursales Province, Algérie, Tunisie

TOUTE LA MUSIQUE
TOUTES SES NUANCES
POUR **495**
FRANCS



PARISONOR

LE PLUS PORTATIF DES PORTATIFS

EN VENTE CHEZ LES MEILLEURS REVENDEURS
ET 12 ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES



L'ARBRE QUI NE MEURT JAMAIS
LE
BOIS SACRÉ DE L'INDE
SON POUVOIR :
CHANCE
SUCCÈS
BONHEUR

La confiance au **BOIS SACRÉ** vous ouvre le chemin du bonheur.

Toujours des lettres d'attestation! (Extraits justifiés). Par centaines, des preuves de réussites nous arrivent du monde entier.

L'origine du **BOIS SACRÉ** sa révélation, son histoire et les indications pour vous le procurer vous seront envoyées **GRATUITEMENT** sur votre simple demande sous pli fermé. Si vous désirez la notice illustrée par la photographie, joindre 1 fr. 50 en timbres pour frais correspondance.

Etranger, 3 fr. en mandat.

Votre curiosité ne sera pas vaine, vous aurez la preuve qu'il existe un talisman porte-chance incontestable.

De M^{me} VAN HOREN, à Gand (Belgique).

Je me félicite d'avoir connu le **Bois Sacré**. Je ne croyais pas aux talismans, mais, devant l'évidence, mon scepticisme a fait place à une croyance inébranlable à ce bijou porte-bonheur, grâce auquel mes vœux les plus chers se sont réalisés.

De M^{lle} Angèle AUDRAS, 13, avenue Henri-Martin, Paris.

Je suis très heureuse depuis que je possède le **Bois Sacré**. Tous les éloges que je peux faire sont en-dessous de la vérité. Je vous suis infiniment reconnaissante de m'avoir fait connaître ce bijou que je ne quitte jamais.



ÉCRIREZ SANS TARDER AU
PROFESSEUR VABRE HYSTA
(SERVICE 200)

14. RUE CENTRALE, A LYON — Seul et unique Concessionnaire

Chez vous.....
comme en voyage
employez la
MACHINE
PORTATIVE

UNDERWOOD
modèle 1931



PAYABLE EN 85 Fr
24 mensualités de

N'attendez pas.....
téléphonez à Provence 35-34, ou écrivez à la Centralisation des Grandes Marques, 94, rue Lafayette, Paris Xe.

pour changer vos papiers peints:

P LA GRANDE MAISON
DU **P**
APIER **PEINT**

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
Téléph. Littré 52-42 & 36-51



dernières nouveautés
modèles exclusifs
bon marché absolu
Sur simple demande: Album B'franco

Sensationnel!

NOUS PRÉSENTONS UN
PETIT APPAREIL
POUR PELLICULES À
LE **Rolleiflex 4x4**



Franke & Heidecke G.m.b.H.
Brunswick

En vente dans les magasins d'articles photographiques

Représentant pour la France

BENEY FRERES & C^{ie}, 8 et 8^{bis}, rue Montalivet, PARIS (8^e) — Anjou 10-90

avec enroulement
automatique du film

de 12 poses de vues Poids: 480 grammes seulement

Prix: 1635 — (rs y compris sac en cuir)
avec Tessor 3,5, viseur anastigmat 2,8

PROSPECTUS K 77

gratuitement sur demande aux Établissements

TAROTS ÉGYPTIENS

Secret Indien infallible.

Mme SIMONE, extraordinaire par la précision de ses prédictions. Fixe dates événements, guide, conseil, dévoile tout. Facilite réalisations. Succès. Procédés orientaux. Grand jeu de la main. 47, rue Saint-Ferdinand, de 1 heure à 7 heures, sauf Dimanches. Correspondance, date naissance 20 fr.

MALADES DÉSESPÉRÉS

Écrivez sans tarder aux Établissements WATRIN
15, rue des Fêtes, PARIS (19^e)

BEAUTÉ, SANTÉ, par appareil électrique basse tension. — Notice gratuite sur demande.



Indispensable chez soi

ELIXIR de BON-SECOURS

CORDIAL * TONIQUE * DIGESTIF

sur du sucre ou dans une infusion

Le flacon: 7 fr. 50, pharmacies, épiceries

GROS: Ch. REVEL, 83, r. de Vienne LYON (7^e)

TOYA MAYEUR

a créé chez Ernest LEVY, 11, fg. St-Honoré,

des Robes et Ensembles très parisiens,

à partir de 300 fr.

Des blouses exquises à 240 fr.

Petites tailles en soldes. Coupons, Soieries, Lainages et Dentelles.

RICINPOUDRE
HUILE DE RICIN
EN POUDRE COMPOSÉE

PRIX: 3 FR.
IMPOT COMPRIS

RICINPOUDRE

EST
L'HUILE
DE
RICIN
EN POUDRE
COMPOSÉE

sans goût,
sans odeur
se prend
en cachets
c'est le meilleur
purgatif du monde

3 fr. la boîte de 2 cachets

10 fr. la boîte de 8 cachets

Toutes pharmacies

LES PREMIÈRES EXPOSITIONS COLONIALES



1889

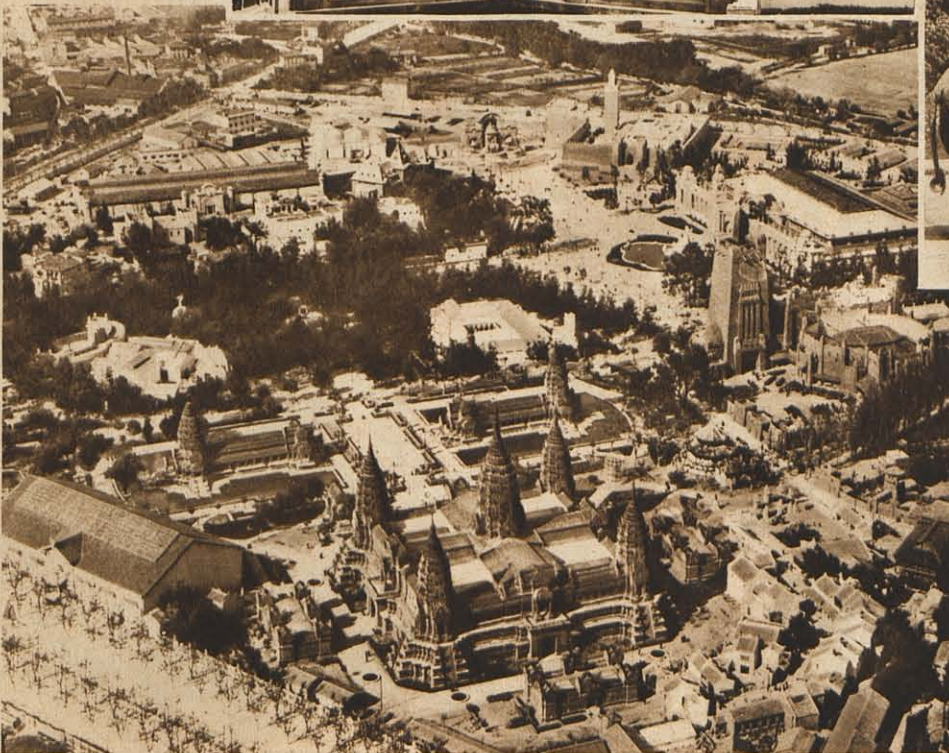
L'EXPOSITION DE PARIS. — Section coloniale. La Pagode d'Angkor sur l'Esplanade des Invalides.

1906

EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE — Pont indo-chinois et temple cambodgien. —>

1922

VUE AÉRIENNE DE L'EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE — Au premier plan, le temple d'Angkor. CLICHÉ ILLUSTRATION



ENCHASSER de larges espaces en peu de place, l'univers dans un parc, comme on emprisonne un champ de roses dans un flacon, mirage dont l'industrie humaine a fait une réalité. Et il y a assurément quelque présomption à en attribuer au 19^e siècle l'authentique paternité, même sous la forme d'expositions universelles.

Le livre d'Esther relate que Xerxès, le Roi des Rois, offrit à ses contemporains, vers l'an 500 av. J.-C., les délices d'une foire qui dura 180 jours et fut un raccourci de toutes les merveilles de son empire.

Le moyen âge multiplie les kermesses, Foire St-Germain, Foire St-Laurent, Foire St-Ovide. Les marchandises de Chine, affiquets, indiennes, épices, voisinaient avec les oranges du Portugal et les vins d'Espagne. D'étranges bayadères, aux yeux obliques, aux lèvres pourprées, ondulèrent les voluptés d'Orient.

En 1743, à la foire Saint-Germain, un rhinocéros éberlua les visiteurs émerveillés de ses gentilles prouesses.

En 1867, le Champ-de-Mars, les quais de la Seine et jusqu'à l'île de Billancourt, en tout vingt hectares se couvrirent de pavillons, de minarets, de pagodes.

L'Exposition de 1878 eut sa « rue des Nations », qui parut une griserie de couleurs exotiques.

Pour célébrer le centenaire de la Révolution de 1789, la France réalisa la plus incroyable féerie que le monde eût encore vue : « Le tour du monde en huit minutes », affirmaient les prospectus. Un conte des Mille

et une Nuits en action. Une ville arabe avec ses coupoules blanches et ses terrasses à créneaux, des cases canaques, un palais annamite, une pagode tonkinoise, la pagode d'Angkor-Vat aux sept étages superposés, des villages pahouins, tahitiens, congolais, des maisons créoles : toutes nos colonies groupées autour d'un palais central revêtu de briques émaillées et flanqué de tourelles et de pavillons en saillie. Cette Exposition coloniale occupait à elle seule une surface de 2 hectares environ, sur l'Esplanade des Invalides, entre la rue de l'Université et la rue de Grenelle.

Et, pour la première fois, Paris approcha d'authentiques cannibales.

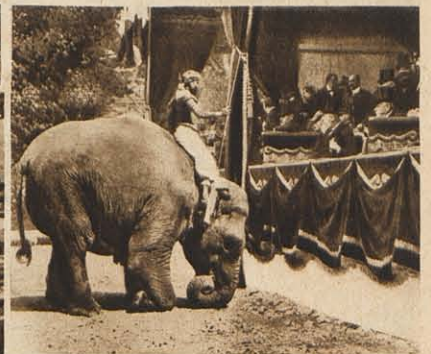
Quelques Sénégalais se déclarèrent humiliés d'être exhibés dans des huttes et confièrent à Hugues Le Roux : « Ces cases en boue et en nattes, ne vous donnent pas l'idée exacte du Sénégal. Nous avons là-bas des casernes, des gares, des chemins de fer et des rues éclairées à l'électricité ».

La figuration coloniale reparut à Marseille, en 1906, à Nogent-sur-Marne, en 1907 : Hovas, Pahouins, Laotiens. Des danseuses cambodgiennes, cuirassées d'or et d'argent, évoquèrent le passé prestigieux de la civilisation Khmer.

En 1922, dans un éclatoussissement de soleil provençal, Marseille se pavosa de palais exotiques. Pour la première fois, nous assistions à une véritable Exposition coloniale. La « tata » des rois noirs se hérissait de piquants et le temple d'Angkor-Vat se patinait d'or et de rouille. Ce fut une apothéose.

Ce n'était pourtant qu'une répétition, qu'un prélude, comme le furent les Arts Décoratifs en 1925, avec leur petite cité coloniale dont le pavillon de l'Indochine fut le joyau.

La scène a passé maintenant de la cour dans le jardin : un vrai jardin de l'Île-de-France, à la brousse naine, décor naïf de jungle, où ressuscitent, une fois de plus, mais avec quelles couleurs, quelle vérité d'expression, transfigurés de réalité, minarets, mosquées, toute la flore architecturale de nos



1907 EXPOSITION COLONIALE DE NOGENT-S/-MARNE. — L'hommage du roi de la jungle au président Fallières. CL. ILLUSTRATION

colonies. Et les globe-trotters les plus intrépides, résolus à tout voir, mettent plus de 24 heures pour faire le tour du monde.

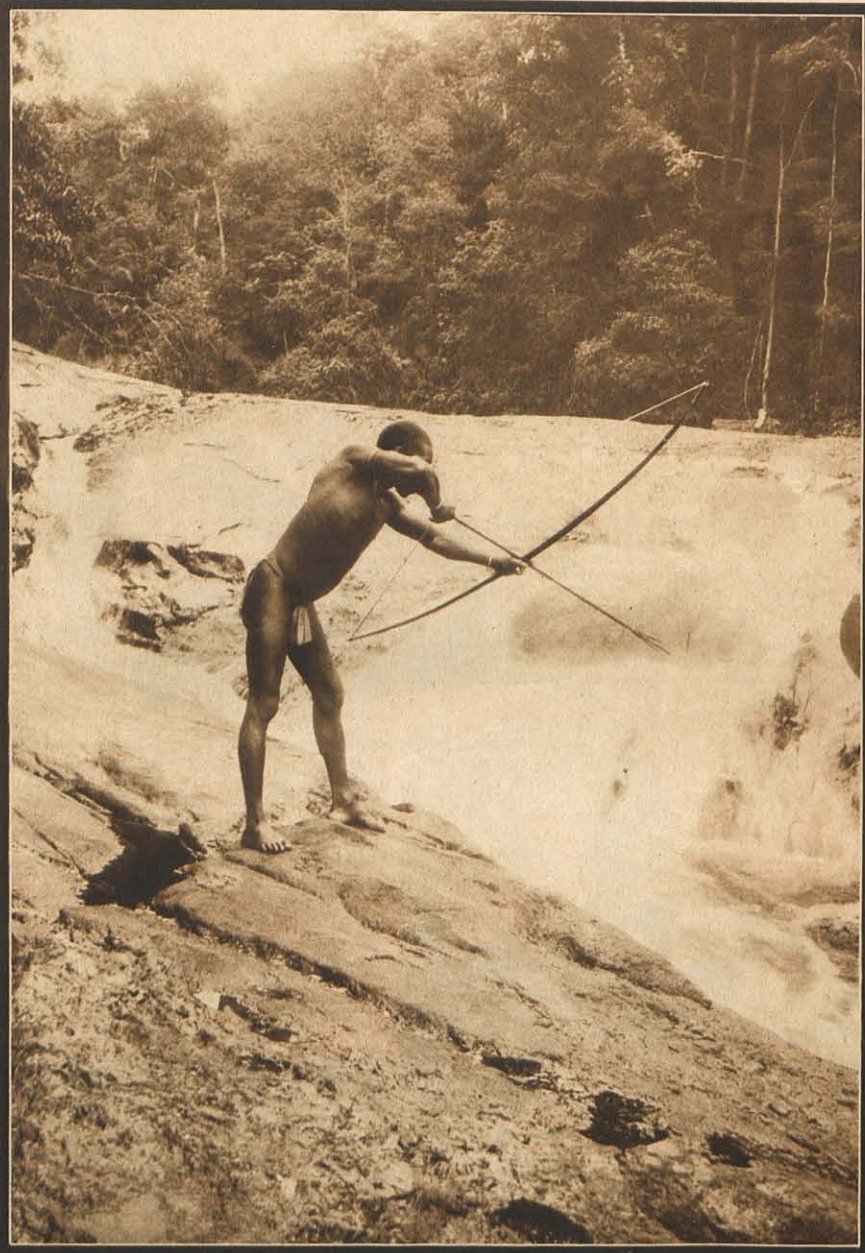
Voici que le Temple d'Angkor-Vat grandit sous nos yeux d'un lustre à l'autre : en 1889 c'était une maquette de 500 mètres de superficie, de largeur à la base. L'édifice retrouve progressivement, à Marseille, puis à Vincennes, sa masse imposante, ses coupoules dentelées qui percent le ciel à 50 mètres de haut, ses galeries étagées et ses terrasses dont la masse couvre 5.000 mètres carrés. Qui sait ? Un plus bel essor lui est peut-être réservé s'il renaît encore. Il s'élargira alors de ses triples enceintes, de ses larges fossés, englobant 115 hectares, un peu plus que toute l'Exposition coloniale de Paris.

Joseph TRILLAT.

AU PAYS DE L'OR ET DU CRIME

par
Stéphane FAUGIER

IV
Quand j'étais
chercheur d'or ⁽¹⁾



Indigène fléchant des poissons dans un rapide.

DÉCOUTÉ de Saint-Laurent du Maroni, de ses bicoques sordides, de ses bagnards désœuvrés et de ses libérés loqueteux, écœuré par l'Acaronany, j'avais pris la Forêt, pour me faire chercheur d'or.

Est-il utile de présenter mes deux compagnons d'aventure, le payeur Cargo et le prospecteur Chérubin ? Cargo était un noir absolument nu, sauf un pagne large à peine d'une main, qui n'était là que pour le *look-see* et deux bracelets, l'un de cuivre rouge, l'autre de cheveux de femme ornés de faveurs roses ; quant à Chérubin, il était vêtu plus décentement d'un tricot qui avait été blanc, d'un pantalon vingt fois rapiécé, coiffé d'un feutre couleur du temps et chaussé des courtes *leggs* cloutées des chercheurs de bois.

Notre pirogue était semblable à toutes les autres pirogues qui remontent les fleuves. C'était une embarcation longue de huit à dix mètres, relevée à l'avant et à l'arrière. Cargo, à l'avant, au moyen d'une longue perche, appelée *takari*, faisait avancer le canot que Chérubin, à l'arrière, *patronait* de sa pagaie d'acajou.

Le milieu de la pirogue était encombré de nos outils : deux bèches de fer, appelées *pelles criminelles*, deux *pelles à vase*, un pic et deux haches ; sous une bâche imperméable, nous y avions aussi arrimé nos provisions : deux kilos de sel, dix livres de sucre, un estagnon d'huile, un autre de pétrole, une caisse de riz, du *couac*, sorte de farine de ma-

nioc fermentée et deux barils de viande salée.

Nous étions partis un beau matin, à l'aube, quand les premiers rayons du soleil caressaient à peine les premières pousses des arbres. La forêt vierge, sur les rives, nous surplombait, pleine de grouillements, de reptations, d'envols rapides d'oiseaux invisibles et le fleuve, là-bas, jusqu'à l'horizon, s'étendait, immense lame d'acier mêlée de friselis imperceptibles...

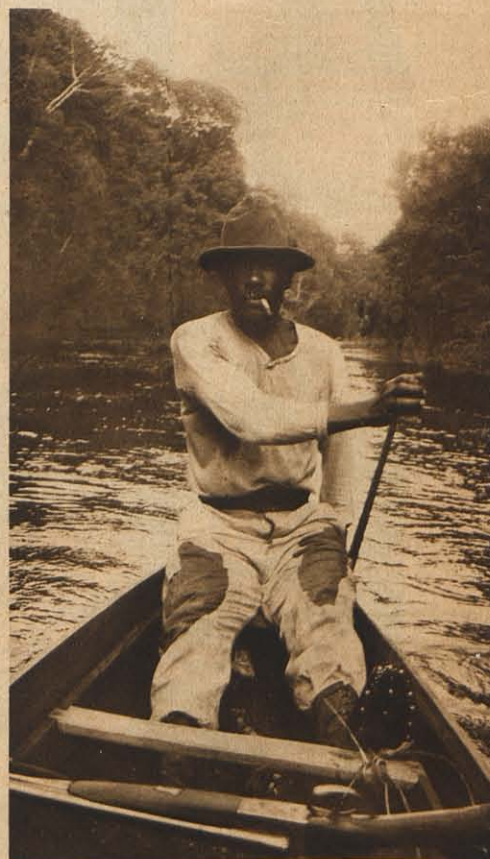
Après une journée accablante, assommés de chaleur malsaine, on s'arrêtait, le soir, sur les bords d'un *dégrad* où s'élevaient quelques carbet. D'autres pirogues nous rejoignaient. On échangeait les saluts d'usage. Les piroguiers *boschs* étendaient leurs hamacs, tandis que leurs femmes faisaient cuire la popotte ou peignaient leur marmaille souriante et crasseuse. On ouvrait une boîte de conserves, on avalait son thé brûlant et l'on attendait la nuit...

Dans le crépuscule, les premiers vampires volaient, inquiets...

.*.*

Aux longues journées, passées sur le Maroni, succédèrent des journées plus longues encore, dans les petits affluents du fleuve, qu'il faut remonter, pour arriver aux premiers placers.

A chaque instant, il nous fallait descendre de la pirogue, pour remonter les rapides au courant trop violent. Dans l'eau jusqu'aux genoux, on luttait, inondé d'écume, on s'agrippait aux pierres visqueuses,



Chaussé des courtes *leggs* cloutées des chercheurs d'or, son fusil en travers du canot voici Chérubin, le compagnon d'aventures de Stéphane Faugier.

(1) Voir les numéros 106, 107 et 109.



L'épave d'une drague aurifère, coulée dans la forêt, au bord d'une rivière.



Les placers sont quelquefois très éloignés des centres habités. C'est alors un très long voyage qu'il faut entreprendre, malgré mille obstacles. Voici des piroguiers poussant leur canot pour remonter un rapide particulièrement violent.

tirant d'une main l'embarcation dans les remous — ou bien un arbre, jeté en travers du cours d'eau par la dernière tempête, nous barrait le passage.

Pendant que Cargo atteignait l'obstacle à la hache, nous faisons quelquefois, Chérubin ou moi, une rapide inspection des sables aurifères, dans une batée.

Que de fois mon cœur battit à la vue d'un gros amalgame de mica doré, au fond de l'instrument sur lequel, avidement, je me penchais — ou d'un quartz irisé que, l'instant d'après, je rejetais dans la rivière...

Avec un grand fracas, bientôt le tronc d'arbre coupé par Cargo s'écroulait et nous reprenions notre chemin...

Après bien des péripéties, bien des nuits passées sous le frêle abri d'une

ajoupa en feuilles de coumanas, après bien des prospections infructueuses, bien des espoirs et des désillusions, nous nous étions fixés au chantier libre de Grand Placer, dans la vallée de Sparwine où nous avions monté notre carbet et ouvert notre tranchée d'exploitation.

Nous récoltions cinq ou six grammes par jour, du précieux métal, plongés dans l'eau jusqu'à mi-jambes, et triturant, dans notre *long-tom*, le quartz et l'argile blanche de la couche aurifère.

Cinq à six grammes — comme les autres mineurs — juste de quoi nous ravitailler à la cantine éloignée d'une journée de marche et où l'or en poudre était la seule monnaie qui eût cours.

L'hostilité sournoise de la grande forêt nous environnait de toute part et la chaleur moite des midis trop lourds courbait nos épaules comme un manteau de plomb.

C'est à Ménilmuch que je vis, pour la première fois nos voisins les évadés. Ménilmuch était un car-



A la halte du soir, sur la rivière, prospecteurs et piroguiers se réunissent et déchargent les canots. Ils monteront la garde à tour de rôle, autour des marchandises entassées sur le rivage.



Dans les voyages des prospecteurs, souvent, un arbre géant, jeté par la tempête au travers de la rivière arrête la marche des pirogues. Il faut alors le couper à la hache.

Pendant que les hommes coupent l'arbre, la prospection fera une rapide analyse des sables aurifères pour en constater la teneur. Notre collaborateur procède ici à ce travail délicat.



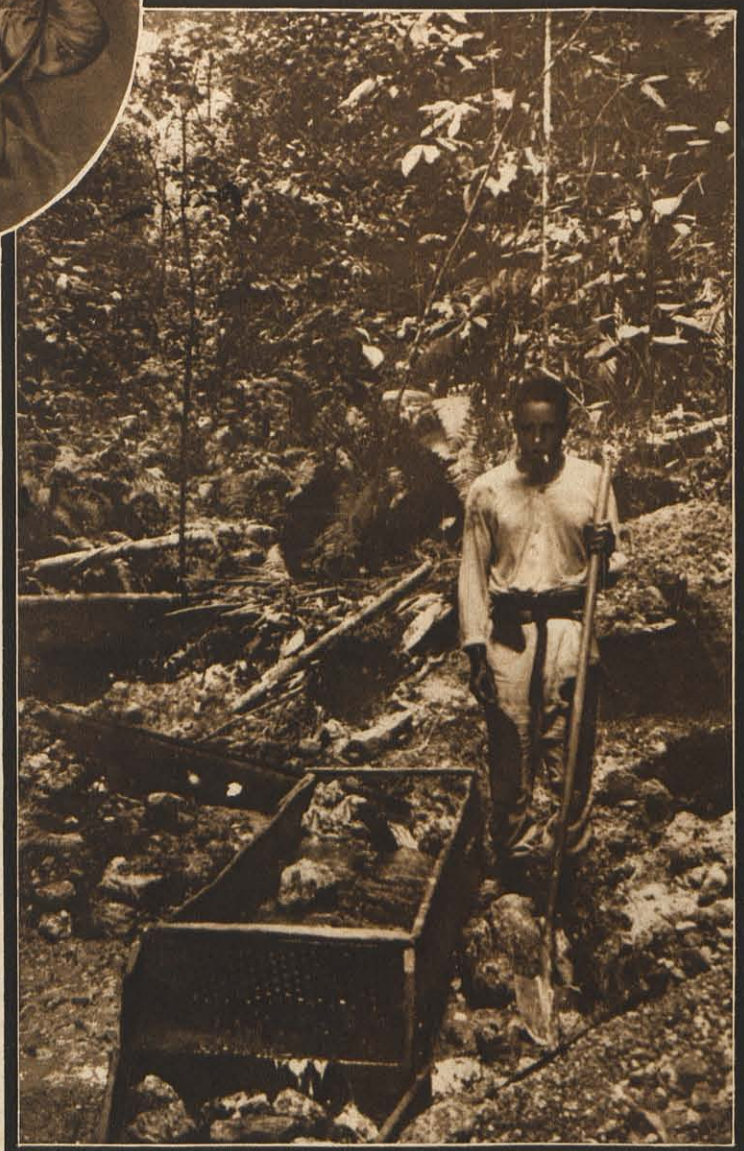
Un *Ignane*, sorte de lézard comestible tué par notre collaborateur au bord de la crique Sparwine.

bet semblable aux autres, construit de solides rondins de teck, couvert de feuilles du palmier *counanau*, mais un peu plus grand parce qu'il servait de lieu de réunion aux évadés du bagne établis à Grand Placer. Ils se retrouvaient là le dimanche, on y jouait à la belotte, avec des pépites d'or pur comme jetons. Fort paisiblement, du reste, car les évadés en forêt n'aiment pas se faire remarquer. On y buvait des noix de coco fraîchement coupées, on y parlait de la France lointaine, des amis morts ou disparus, des popottes (1) restées au grand Collège (2), on y discutait des probabilités de déterrer, d'un coup de pioche, cent kilos d'or...

Pendant l'après-midi, on s'amusa à planter, à quinze pas, le couteau à cran d'arrêt dans un tronc d'angélique. On totalisait les points. Et le soir, le perdant payait une tournée générale de tafia à la cantine de Madame Eudoxie, qui vendait son tord-boyau — comme il est su dans toute la vallée de Sparwine — un gramme d'or fin le petit verre...

On ne s'évade plus du bagne, aujourd'hui. Les vieux brisards qui se trouvaient là, avaient pris la brousse, autrefois, du temps de l'ancien régime du pénitencier. Et, s'ils n'y retournaient pas, c'est simple-

(1) Bagnards.
(2) Le bagne.



ment par suite du grossier code d'honneur qu'ils s'étaient forgés. Ils se fussent crus déshonorés — et ils l'auraient été, peut-être — s'ils s'étaient présentés à la porte du bagne en demandant leur pardon.

Ils vivaient à Grand Placer, farouches et libres, hais à la fois et redoutés des autres prospecteurs. Il y avait là Caiman, le vétéran qui comptait plus de vingt années d'évasion ; le Lézard, P'tit Louis, Peau-de-Toutou, Ma Caisse et une demi-douzaine d'autres, aux sobriquets moins pittoresques.

Peau-de-Toutou, ami officiel d'un vieil évadé, P'tit Louis, ne participait pas aux exercices brutaux — lutte ou lancer du couteau — qui sont, là-bas, l'apanage des *vrais hommes*. C'était un garçon de vingt-cinq ans, aux mains relativement soignées, aux attaches délicates. Toujours rasé de frais, toujours propre aussi, les cheveux bien coupés et le cou net. Il avait de beaux yeux noirs, ombragés de longs cils,

le nez fin, et cette carnation rose de certains jeunes Anglais, sur laquelle aucun climat n'a prise.

Peau-de-Toutou était très convoité parmi le clan des évadés de Grand Placer. Mais P'tit Louis montait bonne garde. Il n'était plus très fort, il est vrai, mais il était capable de planter son couteau au centre d'une carte de visite, épinglée sur le tronc d'angélique qui nous servait de but.

Peau-de-Toutou ne travaillait pas l'or comme ses rudes compagnons. Il faisait les papillons. Au début de la saison des pluies, c'est, dans la forêt guyanaise, une véritable éclosion de fleurs vivantes : bleu électrique, vert véronèse, jaunes, rouges, violets, orange, toutes les couleurs du prisme se sont données rendez-vous sur leurs ailes. Certains d'entre eux se vendent, à Saint-Laurent, cinq ou six cents francs. Peau-de-Toutou, un grand filet à la main, les capturait et, par des Boschs de passage, les envoyait à la ville, où ils lui étaient payés rubis sur l'ongle.

Le jeune homme ne cachait du reste pas le mépris que lui inspirait le métier de prospecteur.

« — Non, m'avait-il dit, vous me voyez, moi, un pic à la main ?... »

Mais P'tit Louis souriait d'un air indulgent.

« — Ah !... ces jeunesse... »

Et, de les voir, tous deux, l'un confiant, l'autre résigné, j'étais bien loin de me douter du drame qui devait éclater, quelques jours après...

(A suivre.)

Stéphane FAUGIER.

Le travail de l'or. L'installation de notre collaborateur à Grand Placer à gauche, un petit barrage dont un canal de bois creusé amène l'eau dans le long-tom : la dalle où l'on lave la couche aurifère, la grille qui sert à arrêter les grépites et la cuisse à production où l'or en poudre se dépose et s'amalgame au mercure.



Nectar



MON SAVON.



MONSAVON



Savon Cadum
pour la toilette

MON SAVON, par Jean Carlu. — Le Nouveau NECTAR, par Francis Bernard. — NECTAR, par Dransy (Poyet Frères, éditeurs). — BÉBÉ CADUM. TOUT-EN-BOIS, par Loupot. — BIBENDUM (Michelin) — THERMOGÈNE, par Cappelletto.

TYPES POPULAIRES D'AUJOURD'HUI...

Tous les marchands avertis sont d'accord sur ce point : les trois plus sûrs moyens de gagner de nouveaux acheteurs et de changer les néophytes en « vieux clients fidèles » sont la vitrine, l'annonce et l'affiche. C'est-à-dire l'Exposition, l'Éloge et l'Apothéose du produit. La qualité de ce dernier, et son succès pouvant être parfois inversement proportionnels, comme chacun sait.

Cappelletto fut le grand poète épique de l'appétitif et des pâtes alimentaires, l'Homère jamais à court d'images des grandes mêlées publicitaires.

Par l'affiche, le négoce est entré dans le pays fantastique des contes de fées. Notre jeune siècle aux larges mains porte un gros œil de cyclope au milieu du front. La vue est son sens unique. Les affiches cent-pour-cent muettes imposent à l'admiration loquace et cordiale des foules de fabuleux personnages, qui, pareils au fantôme familier de Wilde, se mettent en quatre pour vous servir et distribuent leur sourire à tous les coins de rues, comme des prospectus. Bibendum et Monsavon sont devenus des types populaires, les successeurs de Polichinelle, de Riquet à la Houppe, de Buffalo Bill. L'extraordinaire confiance qu'ils inspirent dépasse d'ailleurs parfois l'ingrate mission qu'on leur a confiée.

Presque toujours ces types ne sont que des schémas de types, des héros pour gens pressés. Villiod est d'abord une clef, Thermogène une flamme, Nectar un bouquet de bouteilles.

Revenu aux graffiti muraux de sa turbulente jeunesse, le dessin puise une énergie nouvelle dans les combats qu'il doit chaque jour livrer dans la rue, pour le plus grand renom de Zède ou d'Igrec.

L'affiche, fugace, précise, inoubliable comme un souvenir d'enfance, est une écriture neuve, le dernier né des arts graphiques, avec la photographie. Un mode d'expression elliptique et direct qui ne doit rien aux autres arts.

Le père Chéret, notre Fragonard des palissades, qui, le premier (à une époque où la litho publicitaire n'était qu'une cousine pauvre de la nature morte), osa prêter ses tendres pinces à Tabarin et à la Saxo-léine fut traité tour à tour de fou, de révolutionnaire, de « pompier », de prophète. Tout cela est loin.

Chaque matin, les murs des villes se couvrent de fresques éphémères, sinon de types impérissables.

CARLO RIM.



MICHELIN



LES GRANDE AMÉR



A la gloire du bifteck servi
à l'auberge "Ye Bull Pen".

EXPLORATEURS déconcertés de la Nouvelle Terre Promise, Paul Morand, concassé par les entrailles métalliques de New-York, Georges Duhamel, son thermomètre sous la langue, nous ont averti des splendeurs de la Civilisation Américaine. Et le Septième Art a pu donner à chacun de nous une idée déjà lumineuse de la Grande République Sœur. Nous savons ce que l'Industrie, l'Hygiène, la Loi, ont fait de cette Nation, la plus démocratique de la terre, de cet outre-Atlantique, que ses habitants mettent de la tendresse à appeler « le propre Pays de Dieu ».

Nous connaissons les principales branches de la prodigieuse Industrie américaine : l'Automobile, le Jazz, le Cinéma, le Bootlegging, le Divorce et le Chewing Gum. Mais, comme toutes les réalisations vraiment grandioses, cette industrie admirable qui a su réduire à quatre le nombre de types de sommiers métalliques, et à deux celui des variétés de pêches, découvre chaque jour de nouvelles possibilités dans toutes les branches de l'activité humaine.

Ses principes scientifiquement établis trouvent leur application logique dans tous les domaines, même les plus inattendus. Ils ne se sont pas bornés à coucher sainement et à nourrir normalement les habitants de la Grande Démocratie de l'Ouest. Constatant qu'aussitôt qu'il s'est enrichi, l'homme est toujours désireux de se trouver des ancêtres et se hâte de se choisir une aristocratie (pour en exclure les derniers arrivés), l'Industrie américaine s'est préoccupée des difficultés que rencontrait un riverain du Monomopata à accrocher outre-mer et dans de bonnes conditions commerciales, les chainons parfois rouillés de sa généalogie. Et, c'est pour répondre aux besoins sans cesse grandissants du marché intérieur, que s'est développée avec une encourageante rapidité l'Industrie généalogique américaine ; elle groupe actuellement, dans les trente-deux Etats de l'Union, plus de vingt mille spécialistes diplômés, conseillers juridiques, détectives assermentés, miniaturistes, héraldistes, doreurs, relieurs et restaurateurs de daguerrotypes, des papeteries, imprimeries, tanneries spéciales pour reliures. En outre, un grand nombre d'experts parcourt les quatre parties du monde qui savent atteindre aux dossiers les plus secrets des archives publiques et privées.

A la tête de cette nouvelle Industrie américaine se place l'American Historical Society Inc. qui possède de splendides bureaux à New-York. Les résultats des recherches de ses spécialistes réputés sont imprimés en éditions limitées sur papier de luxe et reliés au goût du client. Les reliures les plus coûteuses se font en veau plein, avec fers spéciaux et armoiries sur le plat, planches en couleur et blasons gravés sur cuivre par les meilleurs techniciens. Cette Société se spécialise dans l'époque dite Coloniale. Sa principale concurrente a son siège social à Chicago. «The Institute of American Genealogy» a entrepris un répertoire alphabétique général de tous les noms de familles inscrits dans toutes les généalogies, monuments, chartes, pièces officielles, registres de cimetières, et archives privées américaines depuis l'Antiquité jusqu'au Code Fédéral de 1790. Dans un but de service patriotique, il a été décidé de tenir à la disposition du public le résultat de ce travail vraiment titanesque. Décision louable, mais qui



Un moine annonce la bonne renommée
d'un hôtel du voisinage à Santa Barbara.

n'a pas manqué d'être plutôt mal accueillie par les Sociétés concurrentes. Vaine alarme s'il en fut, puisqu'en réalité, le champ est si vaste et si fertile que les plus grands espoirs sont permis aux innombrables organisateurs, plus spécialisés, telle que la bruyante «Association of the Daughters of American Revolution». Ces femmes américaines si viriles débordent d'initiatives aussi fécondes que hardies. Nous n'avons pas oublié que c'est grâce aux vingt-neuf mille tonnes d'acier fournies à la marine par ses corsaires que l'Amérique a gagné la guerre. Nous apprenons aujourd'hui que la Société des Dames Coloniales de l'Amérique vient de décider la reconstruction, et dans son état original, de la ville de Williamsburg ex-capitale de l'Etat de Virginie détruite par les Anglais, il y a deux siècles — reconstruction que l'inépuisable générosité de J.D. Rockefeller prend à ses frais et qui s'imposait d'autant plus qu'on commençait à discuter sur l'emplacement exact de la ville, certaines mauvaises langues allant jusqu'à mettre en doute son existence elle-même.

Les 436 membres triés sur le volet des Descendants of the Signers of the Declaration of Independence prennent la figure de notre Jockey, vis-à-vis des membres de la Society of Cincinnati, lesquels doivent, par statuts, avoir pour ascendant un officier de la Révolution. Ils payent une cotisation égale à un mois de paye d'un officier du grade de leur ancêtre. (Nous ignorons malheureusement si cette cotisation est calculée au cours du jour.)

Il nous serait impossible de donner la nomenclature complète des autres sociétés de ce genre. Bornons-nous à noter «The National Society of Daughters and Founders and Patriots of America», «The Hereditary Order of Descendants of General Governors prior to 1750», «The Huguenot Society of America», et, bien entendu, «The Society of Mayflower Descendants».

Mais, pour fermés que soient ces cercles, c'est quasi par définition que leur blason conserve la crasse du pion-



Notre-Dame de New-York, ou le building gothique.

S INDUSTRIES ICAINES

nier et se coiffe d'un bonnet phrygien incontestablement bien vulgaire à côté des lambrequins et des fleurs de lis de cerceaux tels que «The Ancient Heraldic and Chivalric Order of Albion», dont les membres «atteignent à un haut degré de noblesse», insuffisant toutefois pour leur permettre d'appartenir au très noble «Aryan Order of St. George of the Empire of America», et, à plus forte raison, à la fleur des pois, au «Baronial Order or Russemède», qui groupe les descendants dûment authentifiés d'un ou plusieurs des vingt-cinq Barons qui furent élus garants des statuts de la Magna Charta. La «Society of Scios of Colonial Cavaliers» spécifie «qu'un grand nombre de familles du Sud conservent la tradition que leur ancêtre fut un Cavalier», expression couramment employée à une certaine époque pour désigner simplement un gentilhomme. Or, seul, le fait reconnu historique de descendre d'un des partisans de Charles I^{er} contre Cromwell ou, à défaut, d'appartenir à une famille citée comme noble par un historien digne de considération, est un titre reconnu

Texte et Dessin
de
JEAN D'ERLEICH

à jour en l'an 2020, pour le quatre centième anniversaire de l'inoubliable débarquement de Mayflower, le répertoire complet de tous les descendants, de tous les passagers du glorieux navire.

Un écrivain connu n'a pas craint de signer de son nom un ouvrage intitulé «Your family tree» et si le Docteur David Starr Jordan se défend dans sa préface d'attacher une valeur particulière à une ascendance remontant à l'antiquité, c'est néanmoins avec une évidente complaisance que ce lettré établit que certains personnages des plus marquants de l'actualité américaine sont de sang royal et impérial. Le Docteur Jordan rattache sa propre généalogie à David I^{er}, Roi d'Ecosse, par Isabelle de Vermandois, dont Pierpont Morgan tirerait également son origine. Le Président Coolidge est évidemment de vieille noblesse puisqu'il peut tenir Charlemagne pour ancêtre. John D. Rockefeller, Roi de l'Acier descend de



S. M. le Dollar, le Roi-Soleil américain.

Henri I^{er}, Roi de France. Al Capone, condottiere de la Chicago moderne trouverait, semble-t-il, dans le sang des Borgia la source d'une énergie adaptée à nos mœurs relâchées.

Quelle touchante émulation dans la recherche en paternité ! Quel meilleur sujet de distractions pour les soirées de famille... Quel magnifique courant d'affaires en perspective pour tous les corps de métier !

Affaires vertueuses s'il en fût, puisqu'elles s'adressent au sentiment le plus noble de l'individu : le respect des ancêtres. Non seulement l'archiviste, le graveur, le libraire, le relieur, mais même le maçon, l'architecte et le sculpteur sont appelés à profiter de ces tendances que l'esprit des hommes d'affaires américains développeront jusqu'aux limites de l'incroyable. Ainsi, ne vient-on pas déjà d'élever à Seattle, ville de l'Etat de Washington, un monument :

« A la Mère Nourricière
De la Race Humaine. »

Ce monument porte cette inscription scrupuleusement traduite de l'anglais :

Ici a vécu
Et a rendu des services à l'Humanité
SEGIS PIETERTJE PROSPECT
Née en 1913 — Morte en 1925

« Par deux fois elle a enregistré des records de production qui ont élevé sa renommée au-dessus de celle de toutes les vaches laitières de tous les temps... engendrée par un roi et de la plus pure race du Holstein, elle eût elle-même des fils et des filles ayant qualité de champions... Sa valeur royale lui a mérité la gratitude au nom de laquelle cet hommage, etc... »

Je blague ? Pas du tout. C'est notre très sérieux confrère René Puaux qui nous rapporte cette première réalisation d'une conception géniale, de nature à égayer singulièrement les places publiques.

A quand le cénotaphe du Prince des Porte-Lard, le Mausolée du Roi des Serins irisés, l'Arc de Triomphe de la Première des Perruches ondulées...

Eleveurs jaloux de vos pedigree, comptez-vous quatre ! Et vous, amateurs de jardins, à quand l'inauguration de votre monument à la Betterave Originale, au Navet Ancestral, à la Carotte de nos Pères ?

JEAN D'ERLEICH.



Il y avait déjà la Jeanne d'Arc de Schiller, celle de Bernard Shaw ; en voici une, tout au moins imprévue : la Jeanne d'Arc américaine d'un hôtel de Los Angeles.

a solliciter son admission dans cette élite.

Bien entendu, c'est à Boston, citadelle du Puritanisme que se recrutent parmi les F.F.V. (first families of Virginia) les membres, entre tous choisis, de la New England Historic Genealogical Society qui, depuis quatre-vingts ans, rassemble une bibliothèque uniquement consacrée à l'art héraldique et à la généalogie de ses membres. Sa rivale, the Essex Institute, de fondation plus ancienne encore, of Mayflower Descendants» elle compte avoir mis siège à Salem. Quant à «The Massachusetts Society csiège à Salem. Quant à «the Massachusetts Society



Un Vulcain yankee a posé pour l'édification de la statue publicitaire d'une aciérie.

UN MUSÉE DU VIN

ou les chefs-d'œuvre en bouteilles

DEPUIS quelque temps, des maisons réputées livrent leurs meilleures fioles aux enchères. Après Henry, ce fut Voisin ; après Lapré, Noël Peters, sans compter ces modestes qui préfèrent vendre une partie de leur cave en catimini. Devons-nous penser que la philanthropie n'est pas un vain mot, et que les détenteurs des chefs-d'œuvre vinicoles tiennent à les répandre, par tous les moyens, dans le gosier du public, ou simplement que nous traversons une période peu favorable aux additions copieuses ? Gardons-nous bien de conclure.

La vente des caves Viel se situe sur un autre plan. D'abord, elle eut lieu à un moment où l'on ignorait la crise. Quand, il y a six ans, Robert Viel céda sa maison, il se réserva l'incomparable musée de bouteilles patiemment constitué par son père et par lui-même, et cela tant pour son usage personnel que pour le plaisir d'en répartir les beautés entre des amateurs dignes de les goûter.

Certes, il est à Paris, en province, en Belgique, des pinacothèques de fioles magnifiques. Mais cette galerie s'avère peut-être la plus complète, la plus érudite, la plus évocatrice, royalement pourvue en grands millésimes, en pièces introuvables, en bouteilles d'avant le phylloxéra.

Cette galerie aux joyaux d'or, de soleil, de pourpre, se répartit dans une vingtaine de caveaux situés dans le quartier de la Madeleine, et, derrière la Bastille, dans de vastes écuries transformées en caves.

Et ce n'est pas tout. Sur les cent cinquante mille numéros qui la composent, il y en a une partie à Beaune, à Chablis, à Bordeaux... Mais si l'Etat envoie en province des tableaux dont il n'est pas toujours très fier, Robert Viel conserve à Beaune des Hospices 10 et 21 souples, voluptueux, charnus, amples, vigoureux comme un beau Courbet et à Chablis des vins de cette splendide année 1921, pauvres en quantité, si riches en qualité, chauds, dorés, ensoleillés, élégants comme un Monticelli.

A Paris, le clou, le miracle, c'est sans doute le Château-Lafite 1887, qui offre ce quadruple témoignage d'authenticité : bouchon millésimé, étiquette du château, capsule du château, et, digillant la bouteille fabriquée spécialement, un écusson de verre en relief attestant l'année et le cru. Voici pour le cadre. Quant au contenu, c'est quelque chose comme la *Joconde*, car, ce vin, noble entre tous, et rare comme les œuvres mêmes de Léonard, ce vin dont on ne récolte guère plus de cent quarante pièces par an, exhale une spiritualité profonde...

Et voici les Haut-Brion 48, les Château-Ausone 69, les Margaux 88, et tous les grands dignitaires de cette année 1899, qui brillent, dans le souvenir de nos papilles, comme autant de Renoir, les Château l'Evangile et les Brane Cantenac, les Pape Clément et les Lafite, les Margaux et les Latour.

Hosannah ! Les Clos Vougeot 85, les grands Pommard, les grands Chambertin, les grandes Romanée, les grands Corton, les Musigny, les Nuits, les Volnay, ils sont tous là.

D'insignes bouteilles portent le cachet d'Ouvrard, qui, le dernier, posséda en entier le Clos Vougeot. Ce sont les 86 et les 87. Voici des bourgognes en grosses bouteilles pan-sues, des Pommard 80, des Romanée.

Curnonsky, prince des gastronomes, le docteur André Robine, président d'honneur des Purs-Cent, ont visité ce merveilleux musée, sous la conduite de ses conservateurs, Robert Viel et les frères Peyret, en emportant dans leur mémoire gustative, les tons chauds, les vertus nuancées, d'une Bonnes-Mares 1915, d'une Brane Cantenac 99, d'un Vouvray 1906, d'un Château-Yquem 21, tout cela suivi d'une dégustation de fine 1790 pour remettre les idées en place.



Curnonsky, prince des gastronomes, en train de déguster.

Le docteur André Robine, président d'honneur des Purs-Cent, respirant le bouquet d'une Brane-Cantenac.



L'entrée des caves et le caviste, M. Roche.
PHOTOS UNIVERSAL



Paysage de bouteilles. En bas, des bouteilles de bourgogne de forme obèse, dites liégeoises.

GASTON DERYS.



Les 90 millions de volumes invendus chaque année et pesant 27.000 tonnes pourraient être empilés sur la place de la Concorde, formant une masse rectiligne aux falaises abruptes.

PHOTO MONTAGE DE NOËL

LA CRISE DU LIVRE

Faut-il vendre des cacahuètes dans les librairies ?...

PARMI les industries atteintes par la crise économique, l'une des plus sévèrement touchées est, paraît-il, l'édition de livres... Et tout ce qui, en France, tient une plume, de profiter de l'occasion pour rechercher les causes psychologiques de ce marasme... Au lieu d'examiner froidement la question à la lumière éclatante des statistiques... toute personne sensée sachant bien aujourd'hui qu'il n'est que d'aligner des chiffres : tout s'éclaire instantanément.

UNE STATISTIQUE ET UNE CONTROVERSE

Justement une statistique parue dans le « Bulletin de la Maison du Livre Français », et fort congrûment commentée, dans « L'Œuvre », par M. André Billy, nous apprend, qu'en France, il n'a pas été publié moins de 9.176 ouvrages en 1930 (contre 15.054, il est vrai, en 1925). Au même moment, une controverse fort courtoise, engagée dans « L'Intermédiaire des Éditeurs », entre M. Louis Latzarus et M. Marcel Prévost, fixe entre 500.000 et un million le nombre de personnes qui, dans notre pays, sont, peu ou prou, clientes du libraire. (C'est M. Louis Latzarus qui propose modestement le chiffre de 500.000, et son correspondant académique qui tient, lui, pour le million tout rond.) Du contact de ces deux chiffres rapprochés, nous allons essayer de faire jaillir la lumière.

CENT MILLIONS D'EXEMPLAIRES PUBLIES ANNUELLEMENT

Etant donnés 10.000 ouvrages paraissant annuellement (nous prenons, vous le voyez, entre la production de 1925 et celle de 1930, une moyenne des plus raisonnables), à combien d'exemplaires sont publiés chacun de ces ouvrages ? Certains (les « tirages » de MM. Pierre Benoit, Paul Morand et Dorgelès en font foi) atteignent le centième mille ; d'autres tirent à 50.000, à 20.000, à 10.000, aucun ne tire à moins de 5.000... En adoptant un chiffre de tirage moyen de 10.000 exemplaires pour chacun des 10.000 ouvrages publiés, nous ne croyons pas trahir la vérité probable... et nous atteignons un chiffre total de : $10.000 \times 10.000 = 100.000.000$ d'exemplaires mis en vente annuellement.

DIX MILLIONS D'EXEMPLAIRES VENDUS

Qui doit acheter les cent millions de volumes ainsi sortis des presses des imprimeurs ?... Mais le million

de lecteurs indiqué par M. Marcel Prévost... Seulement, voilà, il faudrait, pour épuiser ce stock considérable, il faudrait que chacun de ces lecteurs acquit annuellement cent volumes. Et l'on voit tout de suite que c'est impossible... Combien un lecteur ordinaire achète-t-il de livres par an ? En mettant dix volumes, nous pensons ne pas trop mésestimer la capacité d'achat des lecteurs de M. Marcel Prévost. Soit : $1.000.000 \text{ lecteurs} \times 10 \text{ volumes chaque} = 10.000.000$ d'exemplaires vendus annuellement.

RESTENT QUATRE-VINGT-DIX MILLIONS D'EXEMPLAIRES INVENDUS

...90.000.000 de volumes invendus, gisant annuellement dans les caves des éditeurs, c'est-à-dire (un volume ordinaire pesant en moyenne 300 grammes),



LES GRANDES ENCRE DE VERSAILLES. — L'encre employée pour imprimer les 90 millions de volumes invendus annuellement pourrait remplacer les « Grandes Eaux de Versailles » pendant 5 minutes.

le poids énorme de 27.000 tonnes de papier imprimé ne trouvant pas d'acquéreurs... le chargement de 9.000 camions 3 tonnes, dont le défilé couvrirait au même moment la distance qui s'étend de Mantes à la place de la Concorde. Arrivés là, déchargés, et empilés les uns sur les autres, sous les fenêtres du Ministère de la Marine et sous celles de l'Hôtel Crillon, ces « invendus » formeraient une masse rectiligne de papier plus ou moins pur-fil, dont les falaises abruptes seraient difficilement contenues entre les balustrades entourant la plus vaste des places de Paris, et dont la surface supérieure laisserait à peine dépasser de quelques centimètres l'extrémité de l'Obélisque de Louqsor.

LA RETRAITE DES DIX MILLE

Appliquons, à présent, les vertus de la statistique à l'élément sensible du problème, c'est-à-dire aux auteurs de ces innombrables livres. A dix mille ouvrages divers, il faut nécessairement dix mille auteurs différents. A supposer que ces infortunés vivent « de leur état », à combien va se monter environ le « standard of life » de chacun ?

1.000 FRANCS PAR PERSONNE ET PAR AN

Les auteurs étant, en effet, payés « aux pièces », c'est-à-dire en raison du nombre d'exemplaires de leur ouvrage ayant trouvé acquéreur, il suffit, pour arriver à notre chiffre, de déterminer le prix moyen des dix millions d'exemplaires auxquels se monte, nous l'avons vu, la production littéraire annuellement « absorbée » par le public... Or, il y a des livres à 100 francs, à 200 francs ; il y en a aussi à 4 fr. 50 et 6 francs, mais la majorité sont vendus à raison de 12 ou 15 francs l'exemplaire. Nous pensons qu'en adoptant un prix moyen de 10 francs par volume, nous restons dans une mesure assez équitable.

Dix millions d'exemplaires vendus annuellement, à raison de dix francs l'un, cela fait cent millions de francs.

Les auteurs recevant, sur cette somme, une part d'honoraires de dix pour cent, l'ensemble de la corporation touche donc : $100.000.000 \times 10 : 100 = 10$ millions de francs, à répartir ensuite entre 10.000 ayants-droit, soit : 1.000 francs par personne et par an.

...Au prix où est, comme on dit, la côtelette !

Marcel ASTRUC.



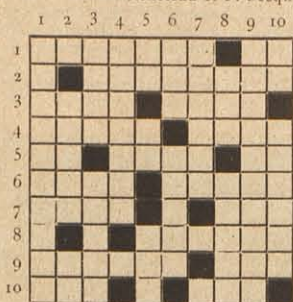
CONCOURS DE BEAUTÉ MASCULINE

Le sexe dit fort va concurrencer le sexe dit beau. L'Amérique s'apprête à élire Mister America. L'Europe suivra-t-elle cet exemple et aurons-nous l'an prochain un concours de beauté masculine universel ? Voici les candidats de Los Angeles
PH. WIDE WORLD

DISTRACTIONS DE LA SEMAINE

PROBLÈME N° 284

Envoi de MM. J. Reneteau et P. Sesquès

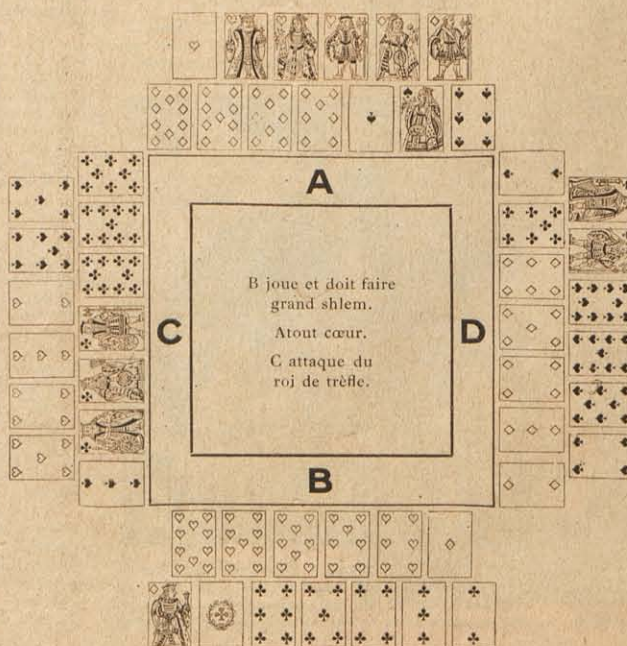


Horizontalement : 1 : Nom d'une famille gibeline du XII^e siècle. - Découvert et sans relief. - 2 : Opposé d'indigène. - 3 : Blème. - Plante appelée vulgairement « pied de veau ». - 4 : Endette. - Ville du Loiret. - 5 : Pronom. - Place aride de France. - Une des divinités du soleil. - 6 : Se dit d'un sentiment naturel chez certains individus. - Poète français auteur des « Bergeries ». - 7 : Trait d'adresse. - Département. - 8 : Ville d'Italie. - 9 : Épouse d'Isis. - Fin de participe. - 10 : Dévoilée. - Partie du corps du cheval.

Verticalement : 1 : Sujet du jour, mais éphémère. - 2 : Alchimiste italien du XII^e siècle. - Appris. - 3 : Cache. - Colonne italienne. - 4 : Pratiquer. - 5 : Saint qui a donné son nom à une ville de France. - Fin de participe. - 6 : Illustre guerrier espagnol du XVI^e siècle. - 7 : Ville du Paraguay. - Nom générique d'un des plus nobles rameaux de la race blanche. - 8 : Pronom. - Donner du lustre à une étoffe. - 9 : Se dit des espèces sonnantes dans les caisses. - 10 : Fin de participe. - Poète grec auteur des « Dionysiaques ».

L'ACROBATE DU BRIDGE

PROBLÈME N° 50



BRIDGE

Solution du Problème n° 47

Après l'attaque à carreau, A prend indifféremment du mort (C) et fournit le neuf de sa main. Il joue l'un des cœurs et, selon que le flanc droit fournit le neuf ou le valet, il prend avec son dix ou sa dame. Il continue par le huit de carreau et joue du mort cœur pour prendre en fourchette le roi. Il joue son as et le dernier cœur qui lui reste en main, se défaussant du mort des deux carreaux maîtres. Il joue ensuite le deux de carreau et le flanc gauche (B) est obligé de prendre et jouer pique. A fait ainsi le reste des levées.

PROBLÈME N° 283

Proverbe rompu

Remettre les lettres en place, puis les mots, de façon à reconstituer un proverbe :

NE SET NO NE VOUTRE
TTNA UQ' ED NO RIFAE
UD NIBE TTAE RUGÉE
NGRTSAI D'

ERRATUM

Le problème de bridge paru dans le n° 165 doit porter le n° 46 au lieu de 47. La solution donnée dans le n° 168 concerne donc le problème 46.

Nous donnons aujourd'hui la solution du problème n° 47 publié dans le n° 167.

PSYCHOPHONIE



SUGGESTION

LIBÉRER notre énergie et nos facultés, c'est ouvrir la voie à la réalisation de nos désirs. Le Docteur Radwan vient de démontrer comment, sans que la volonté du sujet intervienne, ses aspirations pouvaient se réaliser. Sa méthode a ceci de particulier qu'elle emploie le mécanisme du phonographe pour faire entendre au sujet des disques phonosuggestifs. Le Docteur Radwan a bien voulu expliquer aux lecteurs de VU sa méthode dont les résultats sont surprenants.

ON parle beaucoup de suggestion et d'autosuggestion et on semble les considérer comme des phénomènes de la nouvelle psychologie. Or, la faculté d'être sensible à la suggestion est inhérente à l'esprit humain et c'est à elle que l'art et la religion doivent une partie de leurs effets.

Seulement ce que la nouvelle psychologie a tenté, c'est d'exploiter rationnellement cette faculté.

Malheureusement, toutes les méthodes curatives et éducatrices basées sur l'emploi de la suggestion se sont heurtées dans la pratique à une difficulté qu'en général elles n'ont pu surmonter.

En effet, les gens qui ont besoin des bienfaits de la suggestion sont en général des instables, des sceptiques qui ne disposent pas du capital d'énergie nécessaire à la réalisation de l'effet suggestif... Leur dire « vous manquez d'énergie, suggestionnez-vous et vous en aurez », c'est dire à un financier dont les affaires sont mauvaises : « Donnez-moi de l'argent et je rétablis vos affaires par une spéculation magnifique. — Monsieur, répondrait le financier, c'est justement parce que l'argent me manque que mes affaires vont si mal. »

C'est en partant de cette idée que j'ai essayé de reproduire mécaniquement la suggestion pour donner à ceux qui veulent s'influencer personnellement les moyens de le faire sans avoir besoin de fournir d'autre effort que celui de mettre en marche un disque suggestif qui agit sur eux comme un suggestionneur leur dicterait les commandements nécessaires à l'amélioration de leur état.

A la suite de nombreuses expériences, j'ai constaté que cette transmission du pouvoir suggestif était chose faisable et c'est ainsi que j'ai établi mon système de psychophonie qui est un système de gymnastique psychique et d'autorééducation par l'intermédiaire d'une suggestion mécanique transmise par un disque dont l'action est complétée par celle d'une chaîne suggestive qui assure automatiquement la concentration nécessaire à la réalisation de l'effet suggestif.



PHOTOS UNIVERSAL

« Vous êtes calme... très calme... tout à fait calme », dit le disque, tandis que le sujet, une jeune artiste victime du « trac », les yeux fixés sur une photographie du regard du docteur Radwan, sent ses muscles se détendre et va bientôt être en possession de tous ses moyens. En haut de la page, le regard hypnotique du Dr Radwan.

— Quelles influences peut exercer sur nous le disque phonosuggestif ?

Tout d'abord, il agit sur notre vie végétative qui, comme vous le savez, en temps ordinaire n'obéit pas aux commandements de notre esprit.

J'ai démontré pratiquement que la suggestion mécanique influençait jusqu'aux battements du cœur et

MÉCANIQUE

que nous pouvions, par son intermédiaire arriver à nous insensibiliser complètement.

Ensuite, il suscite le travail de nos forces inconscientes et, employé avant le sommeil, il nous guérit de l'insomnie et fait que, durant la nuit, se récrée en nous le capital d'énergie dont nous avons besoin pour qu'au matin suivant nous sentions forts, allègres et dispos. Voilà pour les résultats physiologiques ! Quant aux résultats psychologiques, il me faudrait plusieurs pages pour les énumérer tous.

En quelques mots, je dirai que le disque suggestif nous permet de régler notre vie psychique aussi parfaitement que s'il s'agissait d'une de ces machines accomplies qui sont la gloire de notre civilisation moderne.

Nous avons en nous des milliers de possibilités que, la plupart du temps, nous ne réalisons pas, parce que les suggestions mauvaises de la crainte et du doute les paralysent et les refoulent aux tréfonds de notre conscience où elles causent les plus graves dommages tandis que si elles s'extériorisaient, elles libéreraient notre être d'une influence néfaste.

Il n'est pas de meilleur exemple que celui du trac chez les artistes, question à laquelle je me suis particulièrement intéressé car elle est la preuve éclatante de la manière dont un talent peut être refoulé sous l'influence d'autosuggestion pernicieuse. Enfin, par le disque suggestif, je veux venir en aide à tous ceux qui luttent vainement pour se débarrasser d'habitudes néfastes comme celle de l'alcool ou du tabac.

Celui à qui on dit de ne pas fumer, de ne pas boire ou qui sent lui-même la nécessité de renoncer aux abus de la morphine ou autres stupéfiants, est pratiquement dans la situation d'un paralytique qui ne pourrait atteindre le remède qui peut le sauver et qui se trouve à quelques mètres de lui.

Seule, une suggestion mécanique agissant sur le sujet sans que jamais intervienne l'action de son pouvoir suggestif peut le délivrer du conflit qui se livre entre son désir et sa volonté.

La voix suggestive reproduite par le disque psychophonique influencera notre subconscient et créera en nous un second état exempt des faiblesses qui, jusqu'à présent, nous avaient entravés.

Lorsque j'ai présenté pour la première fois ma méthode au public scandinave, je n'ai rencontré que des incrédules. J'ai, aujourd'hui, à Stockholm un Institut où, chaque jour, s'inscrivent de nouveaux élèves.

Freud a dit que toute méthode était bonne, qui réussissait dans la pratique... C'est sur la pratique que je demande à être jugé.

Dr CASIMIR RADWAN.



Les disques phonosuggestifs et la chaîne qui rend insensible.



Douglas Fairbanks
et Bebe Daniels

dans *Reaching
for the Moon.*

C I N É M A

SALTO MORTALE

FILM PARLANT FRANÇAIS RÉALISÉ PAR E. A. DUPONT, INTERPRÉTÉ PAR
GINA MANÈS, DANIEL MENDAILLE, ROGER MAXIME ET ALFRED MACHARD.
Passe actuellement à Marivaux. — Photos Gray-Film.

DUPONT, c'est le maître du genre.

Le maître du « genre Dupont ».

Le « genre Dupont », c'est le cirque, le music hall, les « variétés ».

Les coulisses. Etourdissants raccourcis sur les « entrées » et les « sorties » des numéros cavalcadants, des numéros pirouettants, des numéros voltigeants et farandolants.

La piste. Et voici le saut de la mort, la balançoire et son vertige à contresens, puis le bond dans le vide, que freine soudain la barre des trapèzes.

Et le public. Plusieurs milliers de têtes renversées, le menton tendu tirant sur le cou, les yeux torturés par l'attention. L'accident, la chute de l'acrobate fait naître un plaisir âcre au fond des regards d'une jeune femme haletante, les lèvres tordues par cette volupté secrète. Des yeux, toujours des yeux, qui font la chaîne autour d'une piste tragique.

Toute la force de Dupont est là. La toile de fond. Et derrière ces quelques raccourcis impressionnants, ces quelques gros plans caricaturaux, de larges effets de masse : puissance et sobriété.

Quant au drame... il y perd. L'ambiance le submerge. Et cela, malgré une interprétation qui reste excellente jusqu'à la fin, malgré Dupont lui-même, qui est un grand admirateur.

Mais justement. Dupont est trop metteur en scène, sans doute, et trop psychologue pour nous mettre jamais en face d'une réalité humaine immédiate, en face d'une souffrance qui ne soit pas admirablement composée, travaillée, conquise.

Qu'on se rappelle, une fois de plus, le dos de Jannings dans *Variétés*. Puissance-limite de la mise en scène dramatique.

SIGNALONS :

Que, dans *Reaching for the Moon* (Cinéma du Panthéon), Douglas Fairbanks consolide sa nouvelle réputation d'acteur parlant ; et qu'il retrouve, dans cette comédie mondaine toute la magnifique aisance de ses premiers films ;

Que, dans son livre, *Ça, c'est du Cinéma* (1), Georges Altman dénonce d'une part la veulerie, la stupidité, les combinaisons louches qui sont à la base de la production cinématographique actuelle, et d'autre part les incompréhensibles et innombrables méfaits de la censure mondiale. Toutes choses utiles à connaître et à faire connaître.

HENRI TRACOL.

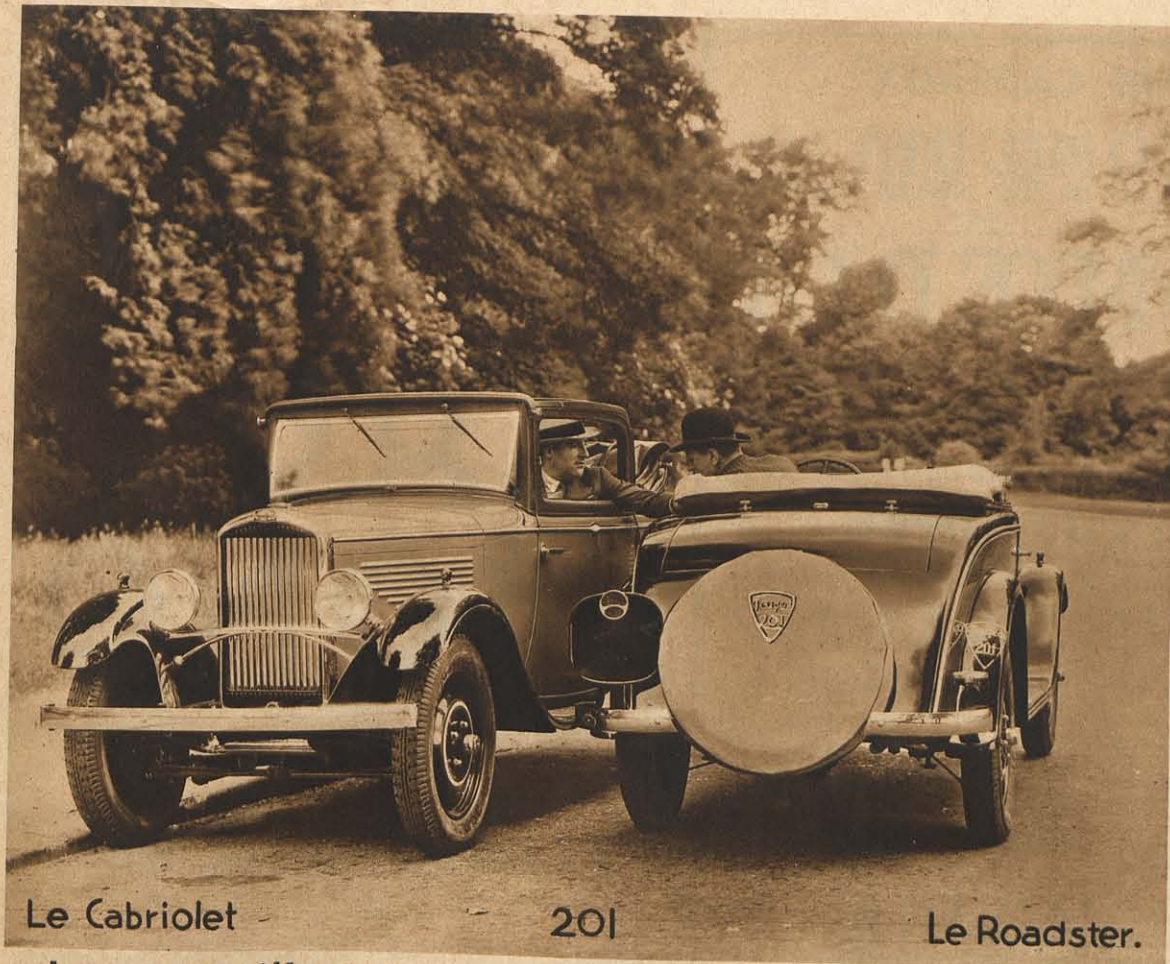


Gina Manès et Daniel Mendaille vont
effectuer le saut de la mort.

Les clowns et le personnel du cirque suivent,
haletants, le numéro des acrobates.



TOYOTA

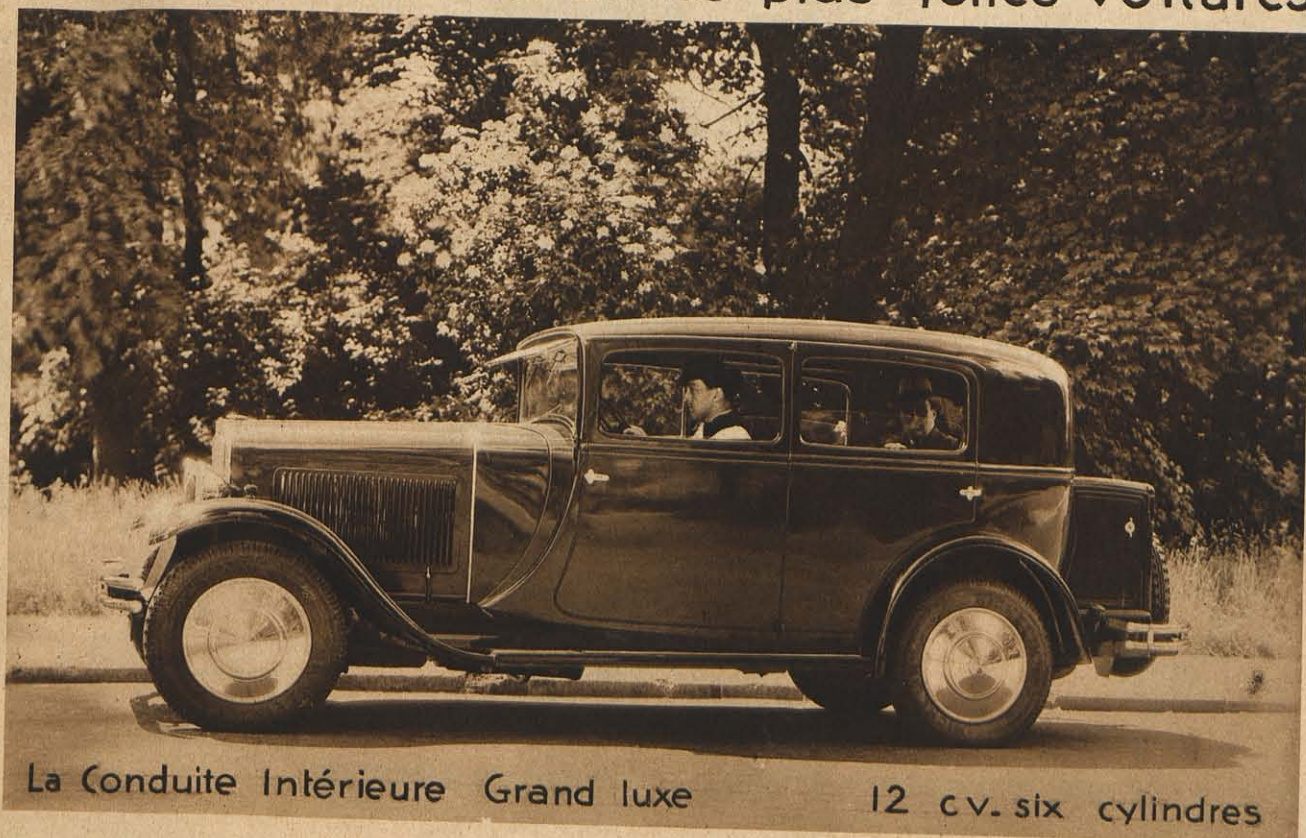


Le Cabriolet

201

Le Roadster.

les meilleures moyennes
avec les plus jolies voitures



La Conduite Intérieure Grand luxe

12 cv. six cylindres

LES CADEAUX
DE
COMEDIA
A L'OCCASION DE SES NOCES D'ARGENT
(25^{ème} Anniversaire)

COMEDIA

Directeur : JEAN DE ROVERA

Le grand Quotidien illustré d'Informations mondiales

LE THÉÂTRE - LA MUSIQUE - LE CINÉMA
LES BEAUX-ARTS - LES BELLES LETTRES
LA VIE DE PARIS & LES CHOSES DU JOUR

VOUS OFFRE

pendant la période du 1^{er} au 30 Juin 1931 exclusivement

UN ABONNEMENT D'UN AN
au prix de 80 Frs au lieu de 125

et VOUS DONNE

le choix entre l'une des magnifiques primes dont liste ci-après :

PARFUMS et PRODUITS DE BEAUTÉ, MAROQUINERIE,
COLLIERS*, VAPORISATEURS*, STYLOGRAPHES*, COFFRETS
à CIGARETTES*, DISQUES, LIVRES*, BAS de SOIE*, LIQUEURS,
etc... etc...

Vous trouverez chaque jour dans "COMEDIA" la liste détaillée des Primes ci-dessus.
Cettn même list vous sera fournie gratuitement sur demande adressée aux Bureaux du Journal.
Seules les Primes marquées d'une astérisque (*) peuvent être expédiées par la poste.
Prière de joindre au montant de l'abonnement la somme de 1.50 pour frais d'envoi de la prime

COMEDIA

51, Rue Saint-Georges, PARIS — (Compte Chèques Postaux PARIS 326-72)

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM : _____

ADRESSE : _____

PRIME CHOISIE : _____

RÈGLEMENT (Chèque, Chèque postal, Mandat, Recouvrement) _____

Cette femme se
rit de la vieil-
lesse grâce à la
merveilleuse



**EAU
MONO**

Inventée en 1904 pour tout le corps.

Souveraine contre toutes altérations du derme.

1/4 de litre, 12 fr. ; 1/2 litre, 22 fr. 50 ; 1 litre, 38 fr. 50.

En vente partout, port en plus.

Lettres, mandats et notices :

ÉTABLISSEMENTS MONO

Chèque postal : Paris 419-08 - 24, rue de Constantinople, Paris, 8^e

Téléphone : Laborde 18-65

Mme PAULETTE D'ALTY

astrologue connue dans le monde entier pour ses
études et révélations précises. Science des nombres,
manologie. **MÉDIUM CÉLÈBRE, secret égyptien**
infaillible. Transforme les dires, les destinées trou-
blées. Renseiz. sur affaires, procès, sentiments.
3, rue de l'Isly, Paris (gare St-Laz.). Eur. 41-56.
Reçoit de 2 à 7 h. et par corres. déj. 20 fr.

**APPRENEZ LA VÉRITÉ
SUR VOUS-MÊME !**

Lectures de vie GRATUITES,
pour essai, par le fameux
Astrologue de Bombay.

DIABÉTIQUES

Chassez votre sucre sans vous astreindre
à jeûner inutilement.
En joignant un timbre pour la réponse, donner
votre nom et votre adresse à :

FR. LOEW, 5, rue Granddier, Strasbourg, 110

PEYOTE

LA PLANTE QUI REND LA VIE MERVEILLEUSE

TRAMNI Guérit les Nerfs fatigués, surexcités ou usés par l'activité
fébrile qui déséquilibre l'organisme. Une cure de **PEYOTE**
guérit les phobies, les scrupules, les Névroses de naissance et rend l'homme
sociable. Laboratoire, 5, place Blanche, Paris, et toutes Pharmacies : 20 fr.

Quelle est votre star préférée ?

Dans les étuis du Toblerone et des chocolats
Tobler se trouvent des vignettes reproduisant
les traits de toutes les étoiles du cinéma que
vous connaissez bien.

Faites votre choix en prenant part au

CONCOURS DES STARS
DU CHOCOLAT **TOBLER** AU LAIT SUISSE
250.000 Frs de PRIX

1^{er} PRIX : une Monasix RENAULT

Demandez la notice à votre fournisseur.



Studio G.L. Manuel Frères



"Pundit Tabore", l'astrologue Indien
bien connu, ayant renoncé à sa clientèle
privée, adresse à tous une invitation à
lui envoyer leur date de naissance, pour
recevoir un Horoscope d'essai GRATUIT.
Des quantités de lettres venant de toutes
les parties du monde affluent dans ses
studios chaque jour, et l'exactitude de
ses prédictions éveille un intérêt nou-
veau pour une science
très antique. GEORGE
MACKEY de New-York
est persuadé que Tabore
possède un don de se-
conde vue.

Les questions d'af-
faires, de spéculation,
de mariage, les affaires
de cœur, les voyages, les
personnalités amies ou
ennemies sont parmi
tant d'autres les sujets
qu'il traite dans ses
Horoscopes. Il suffit simplement pour
recevoir gratuitement l'horoscope d'essai
de votre vie en français, d'envoyer votre
nom (M^{re}, ou M^{lle}), adresse, date, mois
et l'année de naissance. Écrivez toutes
ces indications de votre propre main **bien**
lisiblement en lettres capitales et joignez,
si vous le voulez, 2 Fr. en timbres de
votre pays, pour aider à couvrir les frais
de poste et divers. Votre horoscope d'essai
vous sera envoyé promptement. Adresse :
"PUNDIT TABORE", (Dept. 2271), Upper
Forgett St., Bombay VII, Indes Anglaises.
Affranchir les lettres à Fr. 1.50.

II R I L A N D I E

E X T R Ê M E - O C C I D E N T

Dans l'ouvrage que publie la Nouvelle Revue Française, Irlande Extrême-Occident, Pierre Frédéric retrace les heures angoissantes de la terreur irlandaise, de la lutte des Sinn-Feiners contre la domination britannique et fait revivre quelques-uns des héros qui luttèrent et donnèrent leur vie pour l'indépendance de leur pays. Le récit de la vie du Commandant Collins, dont nous donnons ci-dessous un épisode, est plus extraordinaire que le plus extraordinaire roman d'aventure.

SI LE NEZ DE CLÉOPATRE...

Il n'y a pas plus de différence, entre Dublin et Douvres, ethniquement, qu'entre Brest et Nancy. Les rois de France ont assimilé la Bretagne. Ceux d'Angleterre se sont faits de l'Irlande une ennemie. La malchance, la cruauté, la bêtise, à mesure que les siècles succédaient aux siècles, envenimaient la situation. Il ne resta plus enfin qu'à mettre le couteau dans cette chair empoisonnée.

Si un procès d'adultère n'avait point forcé Parnell à se démettre, le Home Rule était voté vers 1894. Sans la guerre, il eût été appliqué vingt ans plus tard. Si les Anglais avaient ri des études gaéliques au lieu de les combattre, l'irlande ne serait pas devenue immensément populaire. De l'aveu général, l'Irlande, sous le régime Asquith-Redmond, vers 1912, tournait à la bouillie tiède ; Casement et quelques autres « forcèrent l'ennemi à la coercion ». Les meilleurs agents de propagande nationaliste ont été les généraux à poigne. En refusant aux recrues irlandaises les rubans, les bannières, les harpes et les breloques dont elles se fussent enorgueillies en Flandre, le War Office perdait sa seule chance d'éviter une rébellion. Toujours il s'est trouvé un hasard, un imbécile, un agent provocateur de l'un ou l'autre bord pour empêcher le feu de s'éteindre. Victoria, en soixante-trois ans de règne, a passé cinq semaines en Irlande. Les séjours de ses successeurs ont été plus brefs. En 1918, il était encore temps d'essayer de comprendre. Puis la poudrière sauta.

Du 1^{er} janvier 1919 au 29 mars 1920, le Château de Dublin accuse le Sinn-Fein de 36 meurtres, de 426 raids, de 150 incendies ; le Sinn-Fein, pour la même période, attribue aux Anglais 18 meurtres, 151 déportations et 22.279 raids, chiffre porté à 50.000 pour l'ensemble de l'année, le nombre des civils tués s'élevant à environ 200. Pendant le dernier semestre de guerre, en 1921, la troupe anglaise perdit 350 hommes, l'irlandaise 650.

L'Irlande est une colonie anglaise ratée : l'œuvre d'un peuple qui, ne pouvant se faire aimer, comprendre, ni obéir par ceux qu'il croit ses inférieurs, se mit en colère. Tant que la Grande-Bretagne laissa courir ses cadets, elle eut raison. Un Gordon, un Lawrence, hier, étaient sa gloire. Les bureaux, c'est-à-dire les systèmes, ont tout gâté. L'Irlandais tient à ses ennemis autant que l'Anglais à son club. La mauvaise gestion de l'Irlande s'aggrava de la proximité du pouvoir central. Depuis plusieurs siècles, Londres imposait une hygiène et une morale brevetées. Ce qu'on voit réparaître ici (comme dans la plupart des civilisations modernes, l'italienne et la russe aussi bien que l'américaine) ce n'est point la lutte de deux classes, telle que l'avait imaginée le dix-neuvième siècle par un absurde contresens, c'est la révolte de l'individu contre le collectif.

Il est remarquable que dans un pays où le pauvre avait tant de motifs de vengeance, la propriété n'ait guère changé de mains pendant les troubles. Les exactions furent le fait passager du désordre ou des représailles. S'il y eut pillage, ce fut l'oppression, non l'opprimé qui l'organisa. Rien d'autre part, dans les milieux républicains, ne rappelle l'atmosphère du communisme, l'entourage d'un Lénine, par exemple. La doctrine internationale, l'élément juif, l'esprit apocalyptique y sont pratiquement inconnus. Ce qui régna, aux plus mauvais moments est tout à fait particulier : une métaphysique d'éthéromane, déformée par je ne sais quelle parodie. Quelque chose comme saint Just au Bœuf sur le Toit.

FANTOMAS

Le 17 mai 1918, deux mois après avoir établi en Irlande la conscription obligatoire, les Anglais arrêtaient à Dublin la plupart des leaders et opposants nationaux. Michael Collins fut un des seuls à leur échapper. Sa vie à bicyclette commençait.

Collins avait vingt-huit ans. Insurgé de 1916, interné, libéré, membre officiel de la Ligue gaélique, membre secret de l'« Irish Republican Brotherhood », secrétaire actif du Sinn-Fein, ses amis le retrouvaient tantôt à l'hôtel Vaughan, derrière l'hôpital de la Rotonde, tantôt au 6, Harcourt Street, près de Stephens Green. Le 6, Harcourt Street, jadis habité par Newman, transfuge du protestantisme et futur cardinal, servait maintenant de quartier général au Sinn-Fein. La police en surveillait le devant. On entrain par derrière. Pendant que les deux partis hésitaient à employer la force, brandissaient leurs étendards, les cartouches commençaient à circuler dans des pianos, les dépôts d'armes à se constituer. Feu couvant. Le 21 janvier 1919, deux policiers furent tués près de Tipperary. Le même jour, un Parlement Sinn-Fein, le Dail Eireann, se réunissait à Dublin : sur soixante-neuf Sinn-Feiners élus, trente-six étaient sous clef. On répondait à l'appel des noms : « Emprisonné par les Anglais ».



Michael Collins, Commandant en chef de l'armée révolutionnaire en Irlande.

Valera, un des plus importants, avait été déporté en Angleterre à la prison de Lincoln. Il envoyait des cartes postales illustrées de caricatures ; par exemple, un petit bonhomme tenant une grande clef, le tout avec des légendes amusantes. On comprit que cette clef en représentait une autre qu'il fallait fabriquer. On la fabriqua, on la lui fit passer. La porte ne s'ouvrit pas. Au bout de deux mois, nouvelle clef. La porte s'ouvrait. Ce fut Collins, recherché par les autorités anglaises, qui alla en Angleterre avec un de ses amis, Harry Boland, exécuter le plan d'évasion. A la tombée de la nuit, son taxi s'arrêta derrière la prison, au bout d'un champ hérissé de fils barbelés. Il passa. La porte s'ouvrit. Valera parut, referma. Restait une grille. Là aussi Collins avait une fausse clef. L'émotion la lui fit casser dans la serrure. Il y eut quelques instants abominables, à deux doigts du salet. Un fil de fer, par miracle, fit jouer le pêne. Le taxi alla jusqu'à Newark, une seconde voiture jusqu'à Sheffield, une troisième jusqu'à Manchester. On se demandait encore à la prison de Lincoln par où Valera était sorti, que Valera était à Liverpool. Malgré les détectives des ports, il se glissa dans le fond d'un bateau, passa en Irlande, et d'Irlande, à travers un autre réseau de police, aux Etats-Unis où il fit campagne pour l'emprunt de son pays.

Cplins, lui, restait dans la place. Il avait pour refuge des imprimeries, des boutiques, des hôtels, et les appartements d'une dizaine d'amis dans Dublin ; pour associés des employés de douanes, des facteurs, des stewards de paquebots, des gardiens de prison, des gamins qui lui soufflaient à l'oreille dans la rue : « Par ici, attention... ! » A l'organisation anglaise de la « Royal Irish Constabulary », il riposta par du contre-espionnage. Quelques « constables » trop actifs avaient déjà été saisis et laissés ficelés dans les rues : simple avertissement. Le 30 juillet 1919, un détective fut exécuté, par ordre du « Ministre de la Défense, membre du Dail Eireann ». Le 12 septembre, nouvelle exécution, devant un bureau de police. Collins qui, la nuit précédente, à la suite d'une descente au 6, Harcourt Street, avait passé une heure suspendu à la lucarne d'un hôtel voisin, s'installa au 76, même rue, à peu près en face de la maison où l'on va voir aujourd'hui les Corots de la collection Hugh Lane. Il avait des armoires secrètes, des sonnettes d'alarme et une échelle pour sortir par le toit. Souvent il s'en servit. Les Anglais déclarèrent illégal l'emprunt et « dissous » le Dail, dont le président, Cathal Brugha, déclarait : « Il faut laisser à l'Angleterre le choix entre l'évacuation du pays et un état de guerre permanent. » Le 29 novembre, mort subite, d'un « constable » Lord French, le Gouverneur Général, éleva de cinq cents à cinq mille livres la prime offerte à qui découvrirait les assassins de ses agents. Personne n'avait rien vu Mais Collins, chaque semaine, rencontrait des détectives politiques et apprenait d'eux tout ce qui se passa à Chateau.

Etranges colloques : on se défiait de tous, d'un certain Quinlick par exemple, compagnon de Casement en Allemagne. Burn, dit Jameson, qui travaillait pour Scotland Yard, apporta des renseignements à Collins et faillit le prendre ; Collins s'en tira et Burn fut tué dans la rue. Vint Forbes Redmond, le plus redoutable de tous ; pendant plusieurs semaines, Redmond et Collins tournèrent à bicyclette dans Dublin comme des duellistes dans un cirque trop étroit ; ce numéro de la mort finit, malgré une cuirasse, aux dépens de Redmond, à quelques pas de Stephens Green. Toi ou moi. Point de partie nulle. Collins décrochait son troisième, son quatrième détective, comme les as de guerre leurs avions. Le plus difficile, souvent, était de savoir sur quoi tirer. Jusqu'au début de 1920, il douta qui était un certain Fergus Bryan Mulloy ; quand il le sut, Mulloy descendit aux enfers. Tout cela en plein jour, et en plein Dublin.

Vers le printemps, les principaux Sinn-Feiners reçurent à leur tour des missives : « Œil pour œil, dent pour dent. Donc vie pour vie. » En langage offi-



De Valera, qui fut un chef du parti révolutionnaire.

ciel : « Avoir raison du terrorisme par le meurtre secret. » C'était dactylographié sur papier du Dail. Collins prouva que les lettres venaient du Service des Renseignements Britanniques. La nuit de Pâques, il avait échappé une fois de plus, du Vaughan, au raid général organisé par les Anglais à la suite de l'incendie des bureaux de l'Income Tax. On avait occupé son 76, Harcourt Street ; on le délogeait de la boutique d'un drapier ; vingt détectives étaient à ses trousses ; ce fut le moment qu'il choisit pour installer une des caches de l'emprunt, c'est-à-dire l'or des rebelles, au 35, Andrew Street, à cent mètres du Trinity College et de la Banque d'Irlande, sous le nez des sentinelles du Château. Lord French, qui avait failli périr en décembre, vivait traqué dans sa citadelle. Collins continuait de se promener seul, à travers la ville, sur son éternelle bicyclette.

Le plus horrible restait à vivre. Vers juin 1920, la R.I.C. reçut de nouvelles recrues, habillées, fautes d'uniformes, de costumes khaki avec ceintures et képis noirs : on les appela « Black and Tans », nom resté fameux en Irlande. Parurent aussi des « Auxis » anglais, et la terreur commença. Dent pour dent. Les casernes brûlaient, et les villages. Le dimanche matin 21 novembre, quatorze agents britanniques furent tués à domicile dans Dublin. Ce massacre, succédant à un raid de grand style sur l'hôtel Vaughan, fut suivi d'une charge dans le public d'un match de football : le chiffre des morts irlandais de l'après-midi fut le même que celui des morts anglais du matin. Collins, vers cette époque, découvrit qu'un certain Wilson, qui avait brutalisé les prisonniers de 1916, était devenu inspecteur quelque part en province : Wilson mourut. Un autre s'était permis des gestes indécents devant le cadavre d'un Sinn-Fein amené au Château de Dublin : geste commis entre quatre murs, sans autres témoins que des fonctionnaires. Le lendemain, l'homme recevait son compte sur le quai. Les détectives se mirent à vivre dans l'épouvante d'un justicier-fantôme qui connaissait tous leurs gestes. On offrit dix mille livres pour Collins, le jour où Collins assistait à la cathédrale aux obsèques de ses amis exécutés en prison. Le groom de l'hôtel Vaughan fut emmené au Château ; on le menaça, on le mit dans le noir, on lui projeta de la lumière dans les yeux, on lui promit une fortune pour téléphoner lorsque Collins serait là ; peine perdue. Collins était toujours un peu à droite ou un peu à gauche. Il lui arriva de se mêler à la police qui cernait son gîte, de fournir des renseignements aux détectives sur le meilleur moyen de l'arrêter. Une autre fois, les Anglais s'installèrent dans une maison, résolus à y attendre son arrivée ; ils eurent affaire à une jeune fille qui, après le classique interrogatoire au Château, en pleine nuit, obtint de

revenir chez soi, d'aller chercher un docteur, et réussit au péril de sa vie, malgré quatre sentinelles attentives, à faire sortir un message.

Une énergie, une ingéniosité fantastiques sauvaient Collins. Ayant contre soi toute la police, il continuait à diriger ses agents, à correspondre avec l'Irlande entière et avec l'Amérique. En décembre 1920, l'archevêque de Perth entra en relations avec lui, de la part du gouvernement anglais. Mais l'armistice ne put être signé que le 11 juillet suivant. En août, Michael Collins parut pour la première fois en public. On se précipita pour voir cet homme que personne n'était certain d'avoir aperçu et qui venait de gagner la guerre à bicyclette. A Londres, lorsqu'il s'y rendit avec les autres négociateurs, à l'appel de Lloyd George, même curiosité. Les vieux pontifes de la politique attendaient Jack l'Eventreur : un jeune homme bien en chair se présenta, un joueur de football souriant, un peu timide, qui allait de temps en temps à la messe de bon matin, aimait les blagues d'écoliers, apprivoisait les marquises de Grosvenor Square et séduisit les ministres. Scotland Yard, qui conseillait à Asquith les lunettes et de fausses moustaches pour traverser Dublin, n'avait pas voulu croire jusqu'alors à la médiocre photographie de Collins qui figurait au dossier. Dix fois, on avait ramassé l'homme dans des rafles ; on l'avait fouillé sans trouver aucune arme sur lui ; une fois même, un « auxi », porteur de la photographie en question, le dévisagea longuement. Mick Collins, lui ? On le relâchait. Impossible d'imaginer qu'il eût une tête comme tout le monde.

Ainsi pour l'Irlande depuis 1916 : l'Europe est aveuglée par des images absurdes. Ceux qui méprisent Collins ferment les yeux sur le plus beau : cette aisance juvénile. De rares gémissements lui échappent : par exemple dans une lettre d'avril 1920 à Valera, au sujet de l'emprunt : « Jamais je n'ai imaginé qu'il y eût tant de lâcheté, de malhonnêteté, d'obstacles, de dissimulation et de médiocrité au monde. » Phrase qui peint son auteur. Rien ne le salissait. Le merveilleux, c'est que, résolu à redresser les torts dans son pays, par tous les moyens, même barbares, sa bonne humeur se maintint. Ni vanterie, ni hésitation. Il faisait sa besogne. Il était là vie même. La fatalité seule l'empêcha de reconstruire. On sait la fin : la rupture de Valera et du parti républicain avec ceux qui essayaient d'organiser l'Etat Libre sur les bases du Traité de Londres, l'explosion de haine, la guerre civile. Vice-Président du Dail, puis Commandant en chef, Collins se savait menacé par ses compatriotes extrémistes plus que par les Anglais eux-mêmes. « Ils n'oseraient... » Les plus enragés, songeait-il, s'adoucisent. Le 22 août 1922, il repasse, acclamé, par son village natal dans le comté de Cork ; il embrasse son frère. Le soir, à douze mille de là, des Républicains attaquent sa voiture. On voulait s'échapper. Il se mit à rire, saisit une carabine et, au bout d'une demi-heure de combat, mourut sur la route, d'une balle dans la tête, en faisant le coup de feu. Il est assez fâcheux que Valera, qui pouvait se contenter d'autres motifs de gloire, se soit trouvé dans la région ce jour-là. Collins avait trente-deux ans. Je crois un de ses amis qui le suivait, quelques jours avant sa mort, aux funérailles d'Arthur Griffith : « L'image de la force et de la grâce masculines. »

Je suis revenu me promener autour du château. Un peu de gazon dedans, pour les réceptions officielles : on l'aperçoit entre les barreaux de fer qui le protègent, comme un tapis sacré. Ce triste quartier fourmilla de détectives en civil, d'espions et de contre-espions, pendant les deux dernières années de l'occupation anglaise. De temps en temps, les grilles crachaient un camion blindé, cible mouvante pour les gens de la rue. Deux mois avant l'armistice, le gouvernement britannique remplaça les raids en voiture armée par des patrouilles d'hommes à semelles de caoutchouc. Dans le grand silence de cette ville bâillonnée, un cri, une détonation parfois, ou la chute de quelque chose dans le canal. L'Etat Libre est sorti de là.

P. FRÉDÉRIC.



Le lord maire → de Cork qui fit pendant 74 jours la grève de la faim et en mourut.

PHOTOS FORBIN

← Une émeute à Dublin. La charge de la police.



D A N S E

par Florent Fels



THEATRE DES ARTS : Danses hindoues de Sinkie et Shan-Kar. — **THEATRE DES CHAMPS - ELYSEES :** Marie Wigman ; Argentina.

Au Théâtre des Arts. Shan-Kar et sa partenaire fille d'Asie, discrète et fine.

PHOTO ACHAY

CETTE année, grâce à l'Exposition coloniale, Paris est véritablement le centre du monde « il y vient de tous lieux des gens de toutes sortes » ; c'est le caravansérail où se confrontent les styles du monde civilisé et des peuples primitifs.

Nous avons retrouvé, sans doute bénéfice de cette grande concentration, une ancienne connaissance de l'Exposition des Arts Décoratifs, auquel André Levinson avait fait la part des plus belles : Shan Kar. C'était en 1925 un garçon mince, danseur opiniâtre et gracieux, dont le numéro s'intercalait entre celui d'un charmeur de serpent-magicien et les inoubliables pantomimes de Thibétains sauvages. Le voici plus affiné, plus artiste, déroulant ses bras en guirlandes, déployant des mains qu'il sait transformer en fleurs, gardant l'équilibre d'une attitude hiératique, longeant de biais la rampe, ne dansant jamais pour le public mais pour la danse et pour les dieux qu'il incarne. Il y est invité par le plus étrange orchestre qui soit, composé d'instruments millénaires d'origine védas, tam-tams de bois, de cuivre, de terre cuite, qui, percus donnent des sons de gongs, des légers bruits d'eau, des beuglements de bête, sortent de théobes, de luths, aux miaulements grêles, lancinants, et soudain profonds : mélodies plaintives qui s'accroissent et s'immobilisent au terme d'une extase. Spectacle monotone, mais d'une inoubliable beauté. Dans ce Théâtre des Arts où, tout à l'heure, Pitoëff, jouant Hérode, de la *Salomé* de Wilde, se livrait à quelques imitations de Sarah-Bernhardt, c'était la beauté retrouvée et la présence des dieux grâce à Shan-Kar et son orchestre, à sa partenaire discrète et fine comme il se doit d'une fille d'Asie, noble de ses pieds nus et pourprés jusqu'à la cime immobile de la tulipe chamarrée de son corps, jusqu'à la tête impassible, d'une beauté rituelle, comme d'une fine laque indienne, dessinée par un peintre-poète et philosophe du mystère des heures et des incarnations de Vishnou et de ses amoureuses. Voici un spectacle d'une haute valeur.

Il serait trop aisé d'opposer Orient et Occident pour

célébrer celui-ci vaincu par celui-là. Mais si nous eûmes Marie Wigman, sa brutalité, ses pieds plats, sur le plateau du Théâtre des Champs-Élysées lui succède Argentina, toute gentillesse et souple, cependant que Lifar, à l'Opéra, dans *Bacchus* et *Ariane* stylisé de manière cocasse par Chirico, semble unir les charmes de l'Orient aux esthétiques de l'Occident.

Marie Wigman précédée d'une impressionnante théorie d'affiches, de manifestes, apparaît comme une redoutable missionnaire de la rythmique de l'école allemande. Certes, il y eut Greta Wissenthal et ses sœurs, ballerines d'une rythmique gracieuse. La danse de Marie Wigman a quelque chose d'orthopédique. Sans ce minimum d'attrait physique indispensable à la scène, elle se livre à une suite d'attitudes rythmées qui vont du pas de l'oie dans la meilleure tradition de Potsdam jusqu'aux apparitions caligairesques de la « Mort Rouge ». L'expression de son visage prend une intensité cataleptique, ses bras se projettent en extensions horizontales, verticales, comme à l'école du soldat sans armes, le geste devient frénétique. Et lorsque se taisent les instruments percuteurs qui scandent ses mouvements, la salle retombe dans le silence froid des déceptions, après cette gymnastique psycho-pathologique.

Argentina, lancée et présentée au public parisien par Paul Franck, à l'Olympia,



Serge Lifar et Olga Spessivtzeva dans Bacchus et Ariane, à l'Opéra.

PH. LIPNITZKI →



montrait les dons gracieux d'une ballerine de tradition espagnole. Elle nous transmettait des divers modes de la chorégraphie ibérique, une aimable anthologie, remarquablement servie en des costumes à la fois opulents et de bon goût. Madame Argentina est maintenant une grande artiste, ses castagnettes sont célèbres : on en conserve pieusement le son dans les disques de phonographie. La danse espagnole et ses modes, ne sont plus que des thèmes qu'elle exploite suivant sa fantaisie et son intelligence. Ils lui servent de moyens d'expression de sentiments élémentaires : bravoure et terreur des tauromachies, douleur des filles abandonnées qui se consolent en dansant, tout cela est aimable, distingué, non point d'une sensualité acharnée et rustique comme il sied à la danse espagnole. Finis les drames suggérés par les *canto ronde*, ou sur des méthodes populaires. Sur la musique des plus distingués modernes : de Falla, Albeniz, Argentina présente le plus intelligent, le plus civilisé et moudain des spectacles de danse.

Mme Argentina dans Goyescas, au Théâtre des Champs-Élysées :

PH. D'ORA



Pavillon de la Section Historique portugaise au bord du lac Daumesnil. UNIVERSAL

LE PORTUGAL A L'EXPOSITION COLONIALE

Par JEAN GALLOTTI



Art indigène, femme en costume européen. PHOTO UNIVERSAL



Art indigène de l'Angola, femme en costume du pays. PHOTO UNIVERSAL

due et l'ancienneté et que ceux qui les ont conquises furent, pour une bonne part, les fondateurs du monde moderne. Le monde du moyen âge se réduisait, à peu près, au bassin de la Méditerranée. Les Génois et les Vénitiens y étaient les grands navigateurs. Ils se partageaient le commerce des épices et de la soie, venues par l'Egypte et par Constantinople, de contrées à demi-fabuleuses qu'on appelait les Indes.

Ce fut en ces temps lointains, au début du ^{xv} siècle, cent ans avant les Espagnols, qu'un prince de génie de la famille régnant sur les rivages occidentaux de la péninsule ibérique, eu l'idée de lancer ses vaisseaux à la recherche d'une route nouvelle conduisant aux Indes. Il s'appelait le prince Henri, l'infante don Henrique, et fut vraiment le père de la grandeur du Portugal.

Bien que certains savants eussent eu, déjà alors, l'idée bizarre de dire que la terre pouvait être ronde (imagination ridicule qui eût impliqué qu'aux anti-

HUMBLE Atlantique, le lac Daumesnil bat, de ses clapotis, les pieds d'une Lusitanie en plâtre et ciment.

Le public regarde avec surprise quatre palais blancs d'une architecture qui le déconcerte. Elle est gothique et Orientale. Elle a l'air d'un rêve d'architecte, qui serait l'ennemi personnel de M. Le Corbusier. On dirait qu'elle n'est pas vraie.

Et pourtant, elle n'est que mal connue, comme le Portugal lui-même et surtout comme ses colonies. Demandez à vos amis quelles sont les colonies portugaises. Beaucoup vous répondront : « Vous saurez cela en allant à l'Exposition. » Ils feront preuve, ainsi, de prudence, mais d'une ignorance regrettable. Tout le monde devrait connaître les colonies du Portugal, parce qu'elles sont les vestiges, on pourrait dire les reliques, du premier des empires coloniaux par l'éten-



ANFA OU ANAFÉ. — Anfa est l'ancienne ville arabe de Casablanca. En voici une vue en l'an 1500, lorsque les Portugais y débarquèrent. UNIVERSAL

podes les gens marchaient la tête en bas), ce ne fut pas cette hypothèse qui encouragea don Henrique. Il lui suffisait de savoir que, selon les géographes de l'antiquité, l'Océan entourait toutes les parties du monde. Il eût été, dans ses conditions, bien maladroit, quand on occupait un pays bordé par l'Océan lui-même, de ne pas utiliser ce chemin circulaire pour se rendre où l'on voulait. Se fixant au Cap Saint-Vincent, vers l'année 1415, le jeune prince se mit en devoir d'utiliser une invention nouvelle aussi merveilleuse pour l'époque que le fut plus tard le bateau à vapeur. C'était un vaisseau de haut bord à trois mâts, à voiles carrées, ayant jusqu'à trente mètres de long, pouvant faire du dix à l'heure. Cela s'appelait la caravelle et devait faire le tour du monde.

Lancés sur ces esquifs rapides, les marins portugais atteignirent les Indes en un peu moins de quatre-vingts ans.

Il serait absurde d'en sourire. Le record était incontestable. La gloire en revenait d'ailleurs à plusieurs générations. Etape par étape, elles avaient découvert ce qu'on devait appeler l'ancien monde. Il valait largement le nouveau qui fut le trophée des Espagnols. Le cap Bojador, Madère, les Canaries, les îles du cap Vert, le Congo, le cap de Bonne-Espérance, la Mozambique, que de terres découvertes avant le jour où Vasco de Gama aborda à Malabar !

Le courage dont faisaient preuve les explorateurs de haute mer dépassait, s'il est possible, celui de nos premiers aviateurs transatlantiques. Comme si les dangers réels ne pouvaient suffire à les vaincre, ils avaient à lutter contre des dangers imaginaires beaucoup plus terribles encore. Ils croyaient aux pierres d'aimant qui attiraient les vaisseaux dans l'abîme, ils croyaient à toutes sortes de monstres peuplant les flots. Aussi, arrivait-il que les capitaines ne trouvaient plus d'équipages. Vasco de Gama complétait les siens avec des condamnés à mort. Intrépides, féroces parfois, comme il était de mode de l'être à cette époque, ces conquérants n'admettaient pas qu'un autre peuple vint trafiquer dans les parages où ils fondaient leurs comptoirs. Et ce fut ce qui, plus tard, ruina l'empire universel du Portugal qui, au XVI^e siècle, s'étendait du Brésil à la Chine. Le jour où les Hollandais refusèrent de reconnaître le monopole qu'ils s'arrogeaient, ils eurent à soutenir des luttes où, peu à peu, ils succombèrent.

Aujourd'hui, les colonies portugaises disséminées un peu partout : Guinée, Saint-Thomas,

Gao, Macao, etc..., ne comprennent plus que deux grands pays : l'Angola et la Mozambique, à l'ouest et à l'est de l'Afrique australe. Ce sont d'immenses territoires pleins de ressources, auxquels la jeune République applique aujourd'hui des méthodes de colonisation modernes bien différentes de celles qui prévalaient au temps où les navigateurs plantaient sur des rives inconnues ces croix de pierre, ces pedraos gravés de lettres gothiques, que l'on retrouve encore partout comme des témoins du premier essor de l'humanité quittant son nid médiéval.

Le Portugal a consacré un pavillon spécial à chacune de ses deux principales colonies. Il y a joint deux autres édifices formant une section historique et qui sont comme deux temples élevés à un passé tout d'héroïsme et de gloire. On y voit, avec les statues de don Henrique et d'Albuquerque, une carte lumineuse montrant les routes suivies par les premiers explorateurs, la reconstitution d'une caravelle et des scènes vivantes des



C'est sur des caravelles que les Portugais, puis plus tard les Espagnols, s'élancèrent sur les océans, et agrandirent le monde par leurs découvertes. PHOTO KERTESZ



UN PEDRAO. — Quand les Portugais mettaient le pied sur une terre nouvelle, ils y plantaient une croix de pierre. On retrouve encore ces croix sur différents points du globe. Voici le moule du Pedrao de St-Georges, dans l'Angola. UNIVERSAL



Nègre de la Mozambique. PHOTO UNIVERSAL

étapes, de la grande conquête.

On y admire une épopée qui fut à l'origine de toute la colonisation. Et l'on songe que le Portugal, parmi toutes les nations qui ont pris part à l'Exposition, doit éprouver comme une fierté d'aïeul.

Jean GALLOTTI.



Carte planisphère lumineuse de la Section Historique, indiquant les itinéraires suivis par les grands navigateurs portugais. PHOTO UNIVERSAL



La Roumanie a fêté le premier anniversaire du retour du roi Carol. Une plaque commémorative a été posée à l'endroit de l'atterrissage du roi. Après cette cérémonie, le roi a assisté à l'arrivée des concurrents du rallye international aéronautique. Le roi, son fils Michel, le premier roumain M. Jorga, et M. Manolesco, ministre de l'Industrie, attendent l'arrivée des concurrents du rallye aéronautique. PH. UNIVERSAL



Le prince Bibesco, souffrant encore des suites de l'accident arrivé à son avion aux Indes, est rentré en Roumanie. Le roi Carol le félicite de s'être tiré à bon compte d'un danger mortel. PHOTO KEYSTONE



Dix mille femmes venues de tous les coins du monde, se sont réunies à Londres pour la création d'un « Parlement mondial de femmes », qui s'occupera du bien-être de la femme et de toutes les questions la concernant. Cette réunion fut présidée par le ministre de l'Agriculture, le Dr Addison. GRAPHIC PRESS



Un groupe de commerçants et d'industriels réunis par *Les Echos*, est parti pour Moscou et Léninegrad, sous la direction de M. E. Schreiber, afin d'étudier les possibilités pratiques d'une reprise des affaires avec l'U.R.S.S. en cas de succès des pourparlers officiels.



Le général Weygand a été élu à l'Académie française pour succéder au maréchal Foch. — PHOTO HARLINGUE



M. Pierre Benoit succède à M. de Porto-Riche à l'Académie française. — PHOTO HARLINGUE



M. Lebrun remplace M. P. Doumer à la présidence du Sénat. — PHOTO KEYSTONE



Les vingt-quatre heures automobiles du Mans se terminent par la victoire de l'équipe Birkin-Earl Howe, sur Alfa-Roméo. La Mercedes s'est classée deuxième et la Talbot détient la troisième place. L'arrivée du vainqueur. — PHOTO KEYSTONE



Pour la première fois depuis 1492, un mariage selon le rite juif a été officiellement célébré à Madrid. La bénédiction a été donnée, en l'absence du rabbin, par le docteur Coriat. — PHOTO WIDE WORLD



« En route pour Jérusalem », tableau par Mme Lévy-Bloch, exposé à la section des Beaux-Arts du pavillon de la Palestine à l'Exposition coloniale.



Le prof. A. Wegener, chef d'une expédition au Groenland. Son corps vient d'être retrouvé dans les terres glacées du Groenland. — LEBEUI



M. André Tardieu signe à la librairie Flammarion le service de presse de son livre : *L'Épreuve du Pouvoir*. A sa droite, M. Charles Flammarion. — PH. HENRI MANUEL



Deux torpilleurs français se sont abordés dans la nuit au cours des manœuvres de la 1^{re} escadre, au large des côtes de l'Afrique. Voici l'un d'eux, *Le Sirocco*, après l'abordage. — PHOTO WIDE WORLD



Mme France Ellys a remporté un très grand succès dans la pièce de M. I. de Chatellus, *Mon ami Philippe*, au théâtre Fontaine. — STUDIO CHARLES



Mlle Teppaz, lauréate du concours Gloria Swanson, a été présentée à la célèbre star à son arrivée à la gare St-Lazare, pour la remercier du beau voyage qu'elle a fait.

REDACTION - ADMINISTRATION :
Soc. An. "LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS"
R. C. Seine 230.175 B — Chèques postaux Paris 1206-25
63-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Elysées 27-57-58

Le Directeur-Gérant : LUCIEN VOGEL

TARIF DES ABONNEMENTS :
FRANCE ET COLONIES : 3 mois... 28 fr. — 6 mois... 50 fr. — 1 an... 95 fr.
PAYS ÉTRANGERS : Pour les pays dont les noms suivent : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse :
3 mois... 40 francs. — 6 mois... 74 francs. — 1 an... 143 francs.
Et pour les autres pays : 3 mois... 34 fr. — 6 mois... 62 fr. — 1 an... 119 fr.

SERVICE DE LA PUBLICITÉ :
"DORLAND" PUBLICITÉ GÉNÉRALE
R. C. Seine 229.540 B
63-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléph. : Elysées 92-86 à 92-89

GRAV. ET IMP. DESFOSSES - NEOGRAVURE

VUJ



3 8 D E G R É S A L ' O M B R E

Où est le temps où l'on esait à peine, sur la plage, patauger dans l'eau, pieds nus, le bas du pantalon simplement relevé. Le soleil provençal et l'été précoce incitent à une vie plus saine, et l'on ne craint pas aujourd'hui d'exhiber des corps nus et bronzés qui sont souvent très beaux. La plage de Juan-les-Pins s'est peuplée de tout un monde exotique et pittoresque qui n'a rien à envier à l'Exposition coloniale.

PHOTO WIDE WORLD

65-67, Av. des Champs-Élysées
CHÈQUES POSTAUX PARIS 1206-25

Téléphone : Élysées 27-57-58
Adresse Télégr. : VUJOUR 86